Palet. XIII. 111

MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

569673

1

UNE SEULE FAUTE,

OU

LES MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

PREMIÈRE PARTIE.



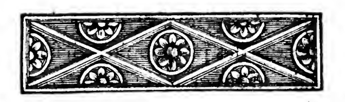
A BRUXELLES;

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, libraire, Hôtel de Coëtlosquet, rue Hautefeuille, N.° 20.

ET A STRASBOURG, A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE.

1788.



AVERTISSEMENT.

MONTESQUIEU & Voltaire nous ont appris qu'un roman pouvoit ſervir d'aſile à la raiſon & à la morale, comme tout autre ouvrage. Les lecteurs ne l'ont pas tout-à-fait oublié; mais ils pourroient s'en reſſouvenir plus ſouvent, & ne pas abandonner ces ſortes de compoſitions aux perſonnes qui liſent uniquement pour ſe diſtraire. Les travaux continuels de la ſociété laiſſent à bien peu de gens le loiſir d'étudier les hommes dans les méditations pro-

fondes des philosophes : il faut faire trouver la vérité sur les pas de ceux qui n'ont que des instans à donner à la culture de l'esprit. Dans les rencontres multipliées & ménagées avec adresse, il y aura occasion de s'appercevoir combien le commerce de la vérité est doux & utile, & peu à peu l'on fera quelques conquêtes sur l'insouciance & la frivolité.

Richardson, Fielding, Prévot, Rousseau, ont imprimé tant de force à la peinture des passions, qu'on risque de demeurer au-dessous de leurs tableaux. Chez Crébillon, Dorat, M. de la Clos, Madame de Beaumont, on trouve aussi

des Lovelaces ; mais ces auteurs estimables n'ont pas même égalé les modèles anglois. Le héros des *Liaisons dangereuses* est celui qui en approche le plus. On ne peut cependant refuser aux successeurs des Villedieu, des la Fayette, & des Tencins, de l'esprit, des grâces, une douce chaleur. C'est, je crois, ce qui caractérise les peintres modernes des humaines foiblesses.

Je n'ai, certes, pas l'orgueil de me placer après eux; mais tout homme qui travaille beaucoup dans un genre se propose un but. Le mien est de faire aimer la raison, d'éloigner de la société bruyante, & de faire re-

chercher la solitude amie des vertus. J'aspire encore à procurer aux vieillards les hommages dûs à l'expérience. Sur la scène & dans la vie sociale, ils sont rarement à la place que leur marque la nature. Ils l'achètent assez cher pour ne pas la leur disputer. Ceux d'entr'eux qui ont sauvé la douceur & la gaieté des maladies, avant-coureuses de la destruction, méritent nos soins, nos respects & notre amour.

Il y a des romans qu'on m'a attribués, & dont je ne suis pas l'auteur. On a mis à d'autres de prétendues clefs, & désigné des personnes, qui auroient donné lieu à des contresens si

je les eusse eues en vue. La plupart ne pouvoient pas supporter l'examen minutieux de la censure de Paris; de là la nécessité d'avoir recours aux presses étrangères, & le malheur de se voir défigurer au point qu'il y a des pages entières d'oubliées.

On m'a reproché des portraits trop ressemblans, c'est-à-dire, calqués sur des personnes existantes dans la société: rien n'est plus vrai. Mes portraits ne sont point d'imagination. Pourquoi ne pas peindre d'après nature? Quand même quelques personnes perdroient à cette exposition, est-elle moins permise? Depuis quand le

ridicule & le vice méritent-ils tant de ménagemens? Cette manière de donner quelques avis ſalutaires n'a pas la dureté de la ſatyre, & dès-lors peut produire un meilleur effet. Doit-on beaucoup d'égards à un deſpote, jetant dans les fers une folle qui n'eut d'autre tort que celui de s'appercevoir enfin des manières dégoûtantes d'un amant ſans délicateſſe, & un jeune gentilhomme qui n'a à ſe reprocher que d'avoir été ſenſible? & ſi les Anglois, grands faiſeurs de caractères, ſe permettent de repréſenter ce même homme, allant ſans tête à une expédition ridicule, & en revenant avec un pied de nez,

pourquoi ne pouvons-nous pas rire un inſtant d'un écloppé de Cythère ?

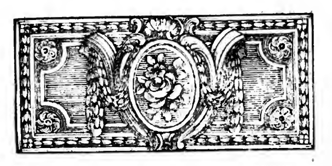
Doit-on beaucoup d'égards à une troupe de gens, dont le métier eſt de faire des dupes, & qui, abuſant, tantôt des ſecrets de la phyſique, tantôt de l'ignorante crédulité de leurs ſemblables, nous propoſent des ridicules merveilles, & entreprennent un nouveau genre d'apoſtolat ? Chacun ne doit-il pas combattre l'erreur avec les armes qui lui ſont propres ? Ainſi je me dois, ou du moins crois me devoir peu de reproches ſur ma méthode.

Quant au ſtyle, il doit être incorrect. Ce n'eſt pas qu'il ſoit

négligé : mais j'occupe mes loisirs loin de la capitale ; & c'eſt là où le dieu du goût a élevé ſon temple ; c'eſt là où la critique vous rend difficile, même ſur vos productions : & partout ailleurs il eſt bien rare d'être pur, harmonieux, élégant.



UNE



UNE SEULE FAUTE,

OU

LES MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

Je respecte trop les auteurs de mes jours pour les nommer. Si c'étoit une consolation d'écrire ces mémoires, peut-être est-ce une imprudence de les publier. Je ne puis aspirer qu'à l'indulgence ; or, il est cruel de regarder un mouvement de compassion comme un bienfait. J'atteste le ciel cependant que, malgré

mes erreurs, il exiſte au fond de mon ame un ſentiment, qui m'excuſe du moins, s'il ne m'abſout pas. En le développant, je regagnerai peut-être quelques ſuffrages. Ah! c'eſt beaucoup pour celle qui n'oſe demander de l'eſtime.

Je naquis à Saumur l'an mil ſept cent ſoixante-deux, de parens nobles & même aſſez aiſés, ce qui eſt rare encore dans cette ville. La muſique, la lecture, le deſſin firent la principale partie de mon éducation. Les talens excitent le deſir de briller, & du deſir de briller à celui de plaire il n'y a qu'un pas. Mon père paſſoit la plus grande partie de l'année dans ſa terre, aimant la chaſſe avec paſſion, habitant des bois, qu'il ne quittoit que pour la table & la gazette. Lorſque ce plaiſir, qui ne fut jamais celui des grands hommes ou des gens d'eſprit, eſt pouſſé trop loin, il émouſſe les goûts délicats & rend

étranger à de plus douces ſenſations. Ma mère partageoit ſa vie entre des viſites oiſeuſes, le jeu, qu'elle appeloit le commerce des gens de qualité, la médiſance, à laquelle on ſe prête en la condamnant, la parure, dont on ſe fait une agréable néceſſité, & quelques devoirs de religion qui légitiment tout le reſte : d'ailleurs dominant ſon mari, qui lui ſuppoſoit toutes les vertus, parce qu'elle avoit été fidelle. J'avois auſſi deux fœurs, mais qui m'étoient preſque inconnues, parce qu'au ſortir de l'enfance elles étoient paſſées dans un couvent. Mais mon père avoit ouvert ſa maiſon à une parente orpheline, diſgraciée de la nature, oubliée de la fortune, malheureuſe, & dès-lors intéreſſante. Je lui dois les plus doux inſtans de ma vie.

Au penchant naturel que j'avois pour les talens agréables ſe joignoit l'eſpoir qu'ils doubleroient l'effet

d'une figure aſſez diſtinguée. Les avantages devoient dans mon opinion me donner le choix d'un époux, tel que mon imagination, aidée de quelques romans, me le repréſentoit. J'avois vu ſucceſſivement à mes pieds les élégans de notre ville ; mais outre le ton confiant ſans être léger, commun à la jeuneſſe de tous les pays, il leur manquoit le charme de la raiſon naiſſante : moment délicieux, qui promet à une femme ſenſible du retour & une liaiſon durable ! Mon indifférence, que je tâchois de faire prendre pour de la vertu, ne paroiſſoit que du dédain. Auſſi ne réuniſſois-je pas les ſuffrages univerſels que les hommes prodiguent à la médiocrité officieuſe ou à la bonhommie ſans agrémens. Les beaux arts rempliſſoient donc tous mes momens, lorſque M. de Belval fut envoyé priſonnier à Saumur. Sa réputation l'avoit devancé. On connoiſſoit les ri-

gueurs de ſon père, que l'autorité n'avoit peut-être que trop ſouvent & que trop bien ſervies. Un proſcrit porte avec lui quelque choſe d'intéreſſant. A la curioſité de le voir ſe mêle je ne ſais quelle prévention qui tend à l'excuſer. Pendant les premiers jours il évitoit les humains comme s'ils euſſent été tous complices de ſes perſécuteurs, & ce ne fut que la paſſion pour la muſique qui le ramena inſenſiblement dans le monde. Il étoit également fort ſur le piano & ſur la harpe. Je ne ſais pourquoi j'éprouvai un ſecret embarras en apprenant une choſe auſſi indifférente. C'étoit avec l'harmonie qu'il charmoit les tourmens de l'abſence & les ennuis d'un ſol étranger. Croira-t-on que ce rapport dans nos goûts commença à troubler ma tranquillité; que l'image d'un homme, à peine connu, s'empara tellement de ma penſée, que rien ne me fournit

des diſtractions ? Heureuſement un ſecret auſſi ridicule devoit mourir dans mon cœur, où il étoit né. Que les philoſophes qui ſe vantent de tout expliquer, nous apprennent donc la cauſe de cette impérieuſe attraction vers un être preſque étranger!

M. de Belval, de ſon côté, avoit appris ma paſſion pour le plus conſolant des arts. C'eſt ſans doute ce qui me valut une attention de ſa part. Il fit un choix de ce qu'il avoit de plus nouveau dans ſon portefeuille, & m'envoya les morceaux les plus parfaits de Paëſiello, de Piccini, de Cimaroſa, de Sarti. Je reçus le préſent comme on reçoit une déclaration, avec du trouble dans mon cœur & de l'embarras ſur ma phyſionomie. Il eſt vrai qu'un billet accompagnoit les ariettes. „ A dater de ce moment, „ diſoit-il, je vais mériter le bon„ heur d'entendre un jour de votre „ belle bouche les airs que j'oſe met-

„ tre aujourd'hui fous vos yeux. „

Les foins font les interprètes du cœur. Ceux de M. de Belval me parurent fincères. Je me flattois qu'ils feroient désintéreffés. Quand on eft favorablement difpofé pour celui qui afpire à nous plaire, on lui prête les qualités les plus rares comme les intentions les plus pures ; & dans cette douce erreur on juftifie à fes yeux le danger de s'en occuper fans ceffe.

Mes efforts, pour cacher la nouvelle fituation de mon ame, alloient livrer mon fecret à mes fœurs, lorfque ma coufine, qui l'avoit déjà deviné, m'amena à un épanchement qui foulagea mon cœur & me rendit plus maîtreffe de ma phyfionomie. Nous l'appellerons déformais Adélaïde. La nature, qui diftribue à fon gré les talens & les vertus, les imperfections & les difgraces, lui avoit donné l'art de faifir les objets fous

leur vrai point de vue. Sans pédanterie, elle ne pouvoit jamais réfifter aux auftères confeils de la prudence. Un commerce fûr, une amitié à l'épreuve, remplaçoient chez elle les graces de l'amabilité. Je vois fe former, me dit-elle, les orages d'une première paffion, prête à porter fes ravages dans une ame neuve & ouverte à tous les charmes de la fenfibilité. Vous allez entrer dans un nouvel ordre de chofes. Le fommeil, la raifon, la douceur, les plaifirs qui font toujours nouveaux, dès qu'ils font innocens, ne feront plus à votre ufage. Un inconnu, bon peut-être, mais vraifemblablement égoïfte & plus amoureux que tendre, va commander à vos fenfations, embellir l'avenir à vos yeux, exiger toute efpèce de facrifice. D'abord efclave, bientôt il devient maître & plus encore s'il l'ofe. Les auteurs de vos jours vous paroîtront des tyrans; vos

fœurs, des furveillantes incommodes; les domeftiques, des efpions gagés; vos devoirs, un tourment; la vertu, un fardeau; l'innocence, une victime de tous les temps deftinée à l'amour. Déchirée par les remords, éveillée par les craintes, épouvantée de l'exemple des martyrs de la perfidie, de continuelles alarmes remplaceront la douce fécurité de l'enfance. Les regrets ne tarderont pas à s'emparer de votre ame imprudente. Eh! qui oferoit envifager tous les malheurs qui fuivront? Oh! ma tendre amie, m'écriai-je, affranchiffons-nous de tant de maux. Invoquons tout-à-la-fois, le ciel, la nature, la raifon, l'amitié, la vertu. Le ciel doit au moins de la pitié à la foibleffe & de l'indulgence au repentir. Non, je fuirai le danger.

Sans doute le ciel, la raifon & l'amitié devroient fournir des armes victorieufes; mais tout échoue con-

tre l'amour, le maître & peut-être le père de la nature. Vous verrez l'abyme & vous vous y précipiterez. Vos erreurs vous feront chères & viendront à bout de déshonorer la vérité, même à vos yeux. Dans les ames communes, l'amour n'eft qu'une foibleffe; dans les ames fortes, c'eft le foulèvement de toutes les paffions. La fureur, le défefpoir, la jaloufie, s'empareront tour-à-tour d'une ame qui s'affaiffera fous le poids de fes maux. Vous éprouverez les lâchetés de l'ingratitude, les noirceurs de la calomnie, la malignité des ames envieufes, &, le plus grand des maux, la perfidie de l'abandon, dans un moment où le refte de la terre vous repouffera, & où vous aurez befoin de tout le monde. Seule avec le déshonneur, vous ferez forcée de compofer avec la néceffité. Je devois vous préfenter une fois ces tableaux cruels: il en eft temps encore; démentez

mes horribles préſages. Si la paſſion triomphe, ſongez que je ne vous ai pas offert l'image du précipice pour avoir un prétexte odieux de vous accuſer & de me retirer. Vous me trouverez pour vous aider du moins à ſupporter les maux que ma tendreſſe n'aura pu prévenir.

Lorſque la réflexion eut remplacé les premiers momens d'alarmes & de ſenſibilité, je me trouvois effrayée, mais non pas convaincue; il me ſembloit qu'il y avoit encore des maux au-deſſus de ceux qu'on m'annonçoit. Eh! quels étoient ces maux? Renoncer à un être inconnu, qui vraiſemblablement vouloit ſe diſtraire & non s'attacher. Je comprends que le récit de mes ſenſations paroîtra chimérique à bien des lecteurs; mais il eſt des ames qui entendront mon langage.

Cependant les talens de M. de Belval commençoient à faire bruit. Il

tâche de connoître les amateurs de musique, & demande la permission d'assister à un concert que donnoit tous les mercredis M. de S. Valais, gouverneur du château de Saumur; on l'accepta avec empressement.

Depuis deux ans je faisois à-peu-près les honneurs & les frais de ce concert. Je m'y rends comme à l'ordinaire. M. de Belval ne tarde pas à paroître. Il est difficile, je ne dis pas d'étaler, mais de laisser voir autant de grâces. La figure, la taille, le maintien, la parure, le regard, le sourire, les mouvemens, la noblesse, la facilité, le son de voix; il possédoit tout. On le pria de se faire entendre. Il chanta une ariette dont les paroles étoient du moins adroitement choisies, si elles n'avoient pas été composées exprès. C'est trop d'avoir à se défendre à-la-fois de la séduction des vers, de l'expression du chant & du langage des yeux; aussi

ne fauvai-je mon embarras qu'à la faveur du clavecin fur lequel je l'accompagnois. Quand on me demandoit comment je trouvois fa voix, je n'ofois la louer, comme fi déjà j'étois intéreffée à fes fuccès. Sur la fin du concert il me propofa un duo. J'accepte, il me remet ma partie, & comme je la parcourois des yeux, je lis au haut de la page : „ Ce que „ je vais chanter eft l'expreffion de „ mon cœur. Je n'ai trouvé que ce „ moyen de vous dire que le bon- „ heur de ma vie eft dans vos mains: „ fi vous me laiffez quelque efpoir, „ vous direz la troifième partie ; fi „ je fuis haï, nous nous en tien- „ drons aux deux premiers mor- „ ceaux. „ Après avoir lu ces mots, j'éprouvai un faififfement involontaire & un tremblement univerfel. J'étois certaine de ne pas aller à la quatrième mefure. Je lui dis à voix baffe : Monfieur, ce que vous voulez

que je faſſe eſt bien difficile à la première vue. Des ſpectateurs, cruellement officieux, aſſurent que je ſuis trop modeſte, & qu'il ne faut pas m'en croire. J'ajoute : ne pourrions-nous pas, Monſieur, commencer par un air plus aiſé ? Il répond, que ſi je daigne lui accorder quelque confiance, il me ſoutiendra dans les paſſages difficiles. Ce débat, qui devenoit long pour les ſpectateurs, fut terminé par mon père qui, ſe levant, dit, voyons donc ſi ce morceau exige tant de ſcience. A ce mot, j'avertis le premier violon de commencer, bien décidée à me borner aux deux premières parties. La voix de Belval, l'expreſſion de ſon chant, ſes ſilences me firent oublier les derniers ſermens que je faiſois à la vertu. Je chantai tout; & ſans doute que je ne chantai pas mal, puiſque les ſpectateurs ſe réunirent pour nous prier de répéter ce duo. Ce moment de la

plus douce félicité eſt l'époque de tous mes malheurs.

Dans les applaudiſſemens qu'on nous prodigua, on rediſoit de cent façons que jamais deux voix n'avoient été ſi bien organiſées pour chanter enſemble. Ces mots, perdus pour la multitude, électriſoient ſes regards qui ſe trouvoient alors fixés ſur moi & redoubloient mon embarras. Au reſte, cet embarras étoit moins la timidité d'un cœur ingénu que le tremblement à l'aſpect d'un grand péril. Lorſque je lui rendis ſa partie, il me remercia avec un trouble qui acheva de me perdre. Sa phyſionomie reſpiroit le bonheur. Il n'avoit pas l'air de triompher, mais de naître à la félicité.

Que les momens me paroiſſoient longs! J'aſpirois à celui d'être ſeule; je me diſois, je veux m'armer contre ma foibleſſe, & dans le vrai, je ne voulois que m'occuper de mon bon-

heur. C'eſt le propre de l'amour de nous promener d'illuſions en illuſions. Je me fis un plan, & ſur-tout je fis un double ſerment à la vertu, de ne jamais écrire à Belval & de ne point accepter de viſites. J'étois de bonne foi avec moi-même. Je m'attendois qu'il m'écriroit, mais je jurois à la prudence de ne pas répondre. Je reçus en effet un billet. Ni les projets, ni l'eſpérance ne perçoient. C'étoit un homme qui vouloit être aimé, mais qui ne confondoit pas une heureuſe diſpoſition en ſa faveur avec un ſentiment déjà formé. Mon amour-propre n'étoit nullement humilié, parce que ſes aveux ne ſuppoſoient pas mon cœur déjà complice de ſes projets. Un ſeul paſſage de ſa lettre m'embarraſſoit.
„ La raiſon qui m'a conduit dans
„ cet heureux ſéjour, dépoſe con-
„ tre moi ; je voudrois trouver un
„ moyen de vous inſtruire de mes
„ malheurs,

„ malheurs, afin que vous vissiez „ qu'on doit quelque estime, même „ à ceux qui sont frappés du glaive „ de l'autorité. Je vous proposerois „ la maison de madame de S. Valais; „ mais je ne puis dire à personne, „ & à vous moins qu'à qui que ce „ soit, les raisons qui me l'inter- „ disent. Il y a peu de gens que le „ malheur intéresse; & vos sœurs, „ quoique fort aimables, ne con- „ noissent guères le langage de l'in- „ nocence malheureuse. „ Je sentois qu'il avoit raison. L'amour ne se fait écouter avec intérêt que de ceux qui retrouvent l'histoire de leur cœur dans celle des autres. Je lui fis savoir pour réponse, qu'Adélaïde & moi nous nous promènerions le lendemain dans un lieu qu'on nommoit *les Tilleuls:* Nous y fûmes sous les yeux d'une bonne parente, dont l'âge & la réputation étoient une sauvegarde contre la médisance. Nous vîmes en

effet venir M. de Belval. Il tenoit un livre à la main. Adélaïde prépara ma tante à être accostée. Les femmes honnêtes ne soupçonnent rien : celle-ci n'épia pas nos regards ; & la conversation étant tombée sur la cause de l'exil de M. de Belval, il nous la raconta en ces mots.

» La nature m'a donné en un seul don ce qu'elle partage aux autres hommes en vingt lots différens. Ils reçoivent de l'esprit, du tact, de la grâce; je n'ai obtenu que de la sensibilité ou plutôt une ame de feu, qui ne connoît de bonheur que celui d'aimer. Dès l'âge le plus tendre, indifférent aux fêtes, à la parure, au plaisir de briller, des desirs dont je ne pouvois me rendre compte, le besoin d'inspirer de l'intérêt, étoient les seuls alimens de mon cœur ouvert à un seul sentiment. La timidité, qui naît de la connoissance de ce qui nous manque, m'occasionoit de

continuelles railleries de la part de mes camarades. Je ne favois pas répondre, fans doute; mais il exiftoit au-dedans de moi-même une difpofition que je préférois à tout ce qu'ils appeloient des plaifirs.

»Tel étoit l'état de mon ame, lorfque la fociété me mit à même de connoître mademoifelle de V.... Permettez-moi de cacher fon nom fous celui d'Auguftine. Elle n'avoit pour elle que l'élégance de la taille & le charme des regards. Ce que je fentois n'étoit autre chofe que le befoin de la voir; & fon opinion avoit fur moi un empire que donne l'habitude d'avoir toujours raifon, & de la cacher fous les dehors du doute & d'une obligeante défiance. Monfieur de Rozanes, que fa fortune mettoit à même de choifir, demanda fa main. Cette nouvelle fit fur moi l'effet de la foudre. Un mouvement de fureur fouleva mes efprits. Revenu du coup,

je defcendis dans mon cœur pour y chercher la caufe d'une jaloufie fi déplacée, & je découvris que j'ignorois mon état. Jufqu'à ce moment ce n'étoit qu'une inquiétude mêlée de quelque efpoir; mais lorfque j'appris les fuccès de M. de Rozanes, je tombai dans ce chagrin profond, avant-coureur de la démence, & je voulois rendre le trifte préfent de la vie à l'Être immortel, à qui j'avois l'audace impie de reprocher mon malheur.

»Au milieu des agitations qui me troubloient, une idée vint luire un inftant à mon ame défolée, comme quelquefois dans un jour d'orage le foleil fe montre un inftant à la terre tourmentée par la foudre ou les aquilons. Auguftine ignore, me difois-je, le feu qu'elle allume. Peut-être aura-t-elle pitié de fon ouvrage ! Je vole lui peindre les tourmens auxquels elle me livre. Sans doute l'a-

mour mit ſes tranſports dans mon récit; je vis des larmes s'échapper de ſes yeux attendris, & ſans ſonger que la compaſſion les fait couler comme l'amour, je m'abandonnois aux charmes décevans de l'eſpérance, lorſqu'elle me dit ces mots, qui jamais ne ſortiront de ma mémoire: „ Ce n'eſt pas à l'amour que je me „ donne. Si j'avois pu diſpoſer de „ mon cœur, un ſeul homme l'eût „ poſſédé. Mais je ſuis ſans fortune, „ & je peux verſer l'abondance ſur „ les vieux jours d'un père & d'une „ mère que je chéris. Cette penſée, „ ſi douce à mon cœur, me fait „ tomber avec reconnoiſſance aux „ pieds de l'hymen. Il me ſemble „ qu'aujourd'hui ce dieu ſe réconcilie avec les hommes; ce ne ſera „ pas vous Belval qui voudrez m'enlever le bonheur de remplir un „ devoir cher & ſacré. „ Le ton qui accompagnoit ces paroles, le ſenti-

ment de la nature qui en impose si fièrement à tous les autres, suspendit pour un moment même celui qui me dévoroit; tant est puissante l'impression de l'amour filial sur les ames pures. Dans le délire de l'admiration, j'eus le courage barbare d'applaudir à son sacrifice, & je la quittai rempli de cet amour héroïque qui fait estimer les grandes actions. Mais quelques heures après, cette effervescence étant calmée, je contemplai avec effroi l'horrible néant dans lequel j'allois tomber. Alors la nature entière sembla s'éloigner de moi. Le déchirement de l'ame fut affreux, & tout ce qui resta dans cette ame violente & accablée de plus de maux qu'elle n'en pouvoit supporter, c'est qu'il m'étoit également impossible de perdre & de posséder Augustine. J'éprouvois ces absences de raison qui commencent par alarmer ceux qui vous entourent & finissent par

les attrifter. Je ne la recouvrai que pour prévoir mon état futur. Un jour, plus malheureux encore qu'à l'ordinaire, je m'échappe & vais dans un de ces triftes afyles de la dégradation de l'homme, choifir une retraite, & compofer avec un des gardiens de notre efpèce, quand la fociété eft obligée de nous rejeter de fon fein. Un état fi digne de compaffion ne fut pas long-temps ignoré. Le mariage d'Auguftine approchoit; mon père ne voulut pas que j'en fuffe le témoin, & m'ordonna de partir pour une de fes terres. Je défobéis. On me furprit avec des armes, & la prudence des deux pères follicita & obtint une lettre de cachet qui m'a tranfporté dans cette ville. J'y ai appris qu'Auguftine n'étoit plus à elle. J'ai employé un mois à recouvrer ma raifon. J'y ai réuffi. Cette femme n'eft plus dans mon cœur; mais ce cœur ne peut fe fermer au defir d'ai-

mer, & je le ſens prêt à tranſporter ſur un autre objet le feu qui le dévore. Mes inſomnies me reprennent, cette nouvelle image me pourſuit; & victime encore une fois de l'amour & de ſes fureurs, j'ignore le ſort que ce dieu me réſerve. »

En prononçant ces derniers mots, Belval me regardoit d'un air ſi douloureuſement vrai, que machinalement je lui ſerrai la main comme ſi j'étois deſtinée à réparer ſes malheurs. Si ce mouvement eſt condamnable, qu'on me le pardonne, il étoit preſque involontaire. Les grandes ſecouſſes de l'ame ne permettent pas de s'aſſujettir aux convenances. Adélaïde, qui juſques-là n'avoit oſé ſe confier à M. de Belval, écouta ce récit avec une attention mêlée de reſpect; & l'idée qu'elle conçut de cet homme n'influa pas peu ſur l'abandon que je lui fis dès-lors de tous mes ſentimens. L'écueil de toutes les

femmes honnêtes & senſibles eſt la perſuaſion d'être aimée. On réſiſte aux hommages, aux ſermens, aux tranſports; mais on cède à la flatteuſe certitude de régner dans le cœur de celui qui vient faire gloire de ſa défaite. Dès-lors je ne pris plus la peine de cacher une impreſſion qui faiſoit mon bonheur. Belval n'exigeoit ni aveu, ni preuves, ni ſacrifices; il ne vouloit qu'un cœur. Celle qui le refuſe, ſoupçonne ſans doute qu'il eſt le gage d'un préſent moins eſtimable.

Cependant la calomnie, qui ne reſpecte pas même l'infortune, fit parvenir à Saumur des anecdotes affreuſes ſur M. de Belval. L'extrême dérangement de ſes affaires étoit le moindre de ſes torts; fils ingrat, frère inceſtueux, ami perfide, ſes vices n'avoient pas laiſſé à ſon père une autre voie que celle d'invoquer l'autorité ! On connoît l'adroite &

cruelle malignité des ſots déſoccupés. Bientôt les hommes que les femmes quittent, les prudes dévotes, les magiſtrats pédans diſtribuent, accréditent, empoiſonnent les honteux détails, qui, pour quelques jours, troublent l'oiſive uniformité des petites villes. On ſait qu'on commence par croire avant d'écouter, par condamner avant de juger. Témoin de ces injuſtices, & forcée de prêter l'oreille à des récits que je ne pouvois nier ſans me trahir & entendre ſans fureur, mon ſecret fut bientôt à la merci de quiconque eut quelque intérêt à le ſurprendre. Ma mère m'ordonna de renvoyer la muſique à M. de Belval, & congédia mon maître. M. de S. Valais interrompit ſes concerts ; toutes les portes furent fermées à un jeune infortuné qui, s'il avoit été coupable, venoit peut-être ſe jeter dans les bras du repentir, ou qui, s'il étoit innocent, apprit de

bonne heure à détefter fes semblables. Les injuftices dont il étoit la victime, la difficulté ou prefque l'impoffibilité de le voir, donnèrent à ma paffion une nouvelle violence. C'eft au ciel même que je me plaignois des févérités d'un père; preuve que mon cœur étoit bien innocent. Il me reftoit une confolation. Je paffois les nuits avec Adélaïde à parler de mes maux. L'unique moyen de les adoucir eft de les favourer fans ceffe. Ma mère, foupçonneufe, crut dangereux les confeils de cette amie fage & malheureufe ; & malgré la pauvreté, titre fi facré aux yeux des perfonnes délicates, elle fut éloignée & rendue à une tante, qui terminoit, dans l'obfcurité d'un gros bourg, une vie qu'avoient long-temps empoifonnée la honte & le chagrin.

Ce dernier trait m'alarma fur l'avenir & fembloit me rendre équivoque ce fentiment que la nature inf-

pire, dit-on, dans les cœurs pour les auteurs de nos jours. Il étoit des momens où je ne croyois plus à leur tendresse, & où je cherchois inutilement la mienne dans une ame accablée.

Belval, ne pouvant deviner la cause du changement subit, qu'il voyoit sans le croire, tâche de remonter à la source & la trouve dans les calomnies semées contre lui. Le ressentiment de l'amour-propre se joignant aux fureurs de l'amour persécuté, il médite une vengeance éclatante. Mais, contre qui la diriger ? Celui qui s'étoit expliqué le plus hautement & le plus désagréablement sur son compte, hélas! c'étoit mon père, non par haine, mais par foiblesse; mais pour montrer combien peu sa famille étoit complice des assiduités de Belval. Un pareil ennemi étoit respectable. Mais j'avois un parent qui avoit tous les travers de

la jeuneſſe ſans en avoir les grâces; Caton prématuré, fou de ſang froid, un de ces enfans qui grandiſſent ſans ſe former, & dont les ridicules même ſont d'un genre inſupportable. Son regard avoit l'air d'inſulter à la poſition de Belval. Une querelle aſſez légère précéda de quelques heures un duel, où avant d'avoir eu ſeulement le temps de ſe battre, ils ſe virent entourés de gens qui les ſéparèrent & les conduiſirent chacun dans une priſon.

Cette affreuſe nouvelle me parvint quelques minutes après, & me jeta dans un abattement qui m'eût conduite à l'*hébétation* s'il eût duré plus long-temps. Je n'avois perſonne à qui me confier. Mes ſœurs affectoient une gaieté froide ou un ſilence profond ſur une affaire qui étoit dans la bouche de tout le monde; Adélaïde m'écrivoit des lettres remplies de ſes propres ſouffrances; enfin au

milieu de tant de monde, j'étois seule dans la nature, sans même appercevoir le terme de mes maux. On avoit la barbare adresse de répéter souvent devant moi qu'une captivité de vingt ans pouvoit seule expier le duel. Une seule idée m'occupoit: c'étoit de la briser, cette captivité. Je n'ose raconter l'affreux moyen que je pouvois tenter. Celui sous la garde de qui Belval étoit, vieux militaire, peu scrupuleux, cherchoit depuis deux ans à me séduire. On peut sans orgueil se vanter d'une résistance si peu honorable. Je sentis que la liberté de Belval étoit dans mes mains, & qu'au risque même de perdre sa place, cet imprudent & vicieux vieillard fermeroit les yeux sur les tentatives qu'on feroit en faveur de son prisonnier. Mais à quel prix, juste ciel, acheter sa liberté! Lui-même, sans doute, auroit horreur des conditions. Les lui laisser

deviner, c'étoit en tout ſens empoiſonner ſon exiſtence ; ce ne ſont pas de ces objets ſur leſquels on puiſſe & même l'on doive prendre conſeil. Agitée des plus affreuſes incertitudes, reculant à l'aſpect du crime, d'autres fois trouvant un noble courage dans mon dévouement, le plus ſouvent me jetant en aveugle dans le précipice pour briſer les verroux qui me ſéparoient du ſeul être pour qui je vouluſſe vivre, mon imagination erroit au gré de cent idées contradictoires. J'exiſtois au milieu des remords, de l'audace, de la crainte, de l'eſpoir, de la foibleſſe; mais quels que fuſſent les malheurs qui ſuiviſſent cette périlleuſe entrepriſe, ils me ſembloient doux au prix de l'état où je me trouvois. Vaincue par le déſeſpoir, je réſolus donc de m'immoler, & d'accompagner enſuite celui dont je rachetois les jours. J'ignore comment le

lecteur févère foutiendra cet aveu. Qu'il me condamne : fans doute il le doit; mais le ciel, qui lit dans nos ames, fait que cette erreur du moins n'eft pas un crime. Je n'en veux pour preuve que les efforts qu'il me fallut pour triompher de moi-même.

Il n'eft pas en mon pouvoir de retracer ces cruels & humilians détails. Qu'il fuffife au lecteur de favoir que mon amant eft libre & fous la fauve-garde d'Adélaïde. Elle avoit long-temps réfifté à ma voix, qui l'imploroit contre mes injuftes parens; mais lorfqu'elle fut inftruite de l'événement heureux & fatal, lorfqu'elle fut que la main de mon amant devoit récompenfer mon courage, elle obéit à fon cœur & à la néceffité, & calma des craintes mêlées de remords. Elle feignit donc une maladie grave; je demandai & j'obtins la permiffion de lui porter mes foins. On croyoit Belval dans

les

les fers ; dès-lors on accordoit ſans peine ce qui m'éloignoit d'une maiſon dont on eût ſouhaité de me bannir. Il fut concerté entre nous qu'un prêtre béniroit mes liens avec Belval, & que la nuit prêtant ſon ombre à nos projets, nous irions loin des pères inhumains, reſpirer un air plus tranquille. Adélaïde devoit conduire la barque au port. Il m'eût été plus doux, diſoit-elle, de vous aimer & de vous ſervir ſans tant de périls pour vous ; mais l'adverſité eſt le moment de l'amitié. Puiſſe l'avenir vous payer des ſacrifices que vous faites !

Elle endormit la prudence de ſa tante, décida un prêtre complaiſant, & diſpoſa tout pour le départ. La veille elle fit arriver Belval, qu'elle tenoit caché dans le village, & nous conſacrâmes par de mutuels ſermens notre amour & nos vœux. Le premier moment qui ſuivit cette ſainte

cérémonie ne fut pas même pour le bonheur. La nouvelle des pourfuites dirigées contre nous vint le troubler. Nous n'eûmes que le temps de concerter notre fuite. Belval devoit nous devancer de douze heures, & nous attendre à un village éloigné de vingt lieues de l'endroit que nous quittions. Tout s'exécuta comme la fage Adélaïde l'avoit conçu. Avant de partir je laiffai cette lettre à mon père.

„ J'ai quitté votre maifon parce „ que bientôt elle eût été mon tom- „ beau. J'ai difpofé de moi fans „ votre aveu, parce qu'au mépris „ des devoirs que vous impofoit la „ nature, vous m'avez toujours parlé „ en maître qui ordonne & jamais „ en ami qui confeille. Ma faute „ eft grande fans doute, & tout le „ monde aura droit de m'en blâ- „ mer, excepté vous. Je n'ai cepen- „ dant manqué qu'aux conventions

„ de la ſociété & non à la vertu.
„ C'eſt mon époux que j'ai ſuivi.
„ Quant à l'avenir qui m'attend,
„ quel qu'il ſoit, je ne m'en plain-
„ drai à perſonne. Duſſent l'inconſ-
„ tance ou la perfidie me punir un
„ jour de ma courageuſe démarche,
„ les cœurs durs n'auront pas la ſa-
„ tisfaction de jouir de mes larmes,
„ & l'orgueil de me pardonner. Je
„ ne vous demande rien, mon père,
„ ſi ce n'eſt de me laiſſer jouir d'un
„ bien qui tient lieu de tous les au-
„ tres, la liberté. Vous étiez le dé-
„ poſitaire & non le maître de la
„ mienne. Qu'on ne pourſuive pas
„ le compagnon de ma deſtinée : il
„ ne m'a ni ſéduite, ni enlevée, ni
„ avilie; il m'a plu. Tout le reſte eſt
„ mon ouvrage; & quels que ſoient
„ les événemens que l'avenir me
„ garde dans ſon ſein, c'eſt à moi
„ ſeule qu'il les faut imputer. „
Déjà nous étions à douze lieues

de notre patrie, lorfqu'un accident cruel fufpendit notre marche. Un poftillon ivre ou mal-adroit, fur le point de nous verfer, laiffoit courir fes chevaux vers un précipice. Adélaïde voit le danger, s'en effraie, & machinalement fe jette hors de la voiture. La roue lui caffa une cuiffe. Le trouble, la peur étouffent ma voix, & nous étions déjà à quelque diftance, lorfqu'enfin je me fis entendre. Je reviens fur mes pas & trouve ma malheureufe amie étendue fur la pouffière fans mouvement, fans connoiffance. Je vins à bout avec le poftillon de la remettre dans la voiture, & nous arrivâmes à pas lents dans un village. Ce n'eft que dans une mauvaife auberge qu'Adélaïde reprit connoiffance & que nous fûmes la nature de fon accident. J'eus la préfence d'efprit de le cacher au poftillon, de lui épargner tout reproche, & de faire paffer le malheur de mon

amie pour un simple évanouisse-ment. Ces précautions étoient nécessaires pour que cet événement ne se répandît pas au loin. Je m'informai de la ville la plus voisine pour y envoyer chercher un chirurgien. On nous dit qu'il y avoit à deux lieues un régiment de cavalerie en quartier, dont le chirurgien-major étoit renommé. On nous le procura; il répara nos maux autant que son art put le permettre, & après quelques visites, il nous assura qu'au bout de quarante jours son ministère nous seroit inutile.

Cette assurance me laissa respirer un moment pour penser au sort de Belval. Quelle devoit être son inquiétude ? Il ne pouvoit soupçonner la cause de notre retard. Nous chercher, c'étoit se trahir, & de nouveau exposer sa liberté & la nôtre. Je lui envoyai un messager au lieu dont nous étions convenus. Redou-

blement d'inquiétudes ! il en étoit parti & avoit chargé l'hôteſſe de la maiſon où il avoit logé de nous dire, quand nous paſſerions, qu'il avoit été forcé de quitter une ville où il étoit déjà arrivé des ordres contre ſa liberté ; mais que ſous trois jours il nous enverroit un homme qui nous apprendroit le lieu de ſa réſidence. Je compris bien qu'il n'avoit pas voulu écrire, de crainte que la lettre ne tombât entre les mains de la maréchauſſée & ne ſervît d'indice pour le pourſuivre. Quel embarras ! A quoi ſe réſoudre ? Si je lui apprenois nos malheurs, il venoit nous rejoindre au péril de ſa liberté, & dès-lors cela reſſembloit à une intrigue amoureuſe, qui ſans doute eût éveillé la curioſité du voiſinage. Si le moindre propos arrivoit à Saumur, la fuite ne pouvoit plus nous dérober. Le laiſſer dans l'incertitude, c'étoit l'expoſer à toutes les extrava-

gances que conseillent la crainte de perdre ce qu'on aime, ou le désespoir de s'en voir abandonné pour de légers obstacles à surmonter. J'étois obligée de renfermer dans moi-même tant de sujets d'inquiétudes. Rien ne devoit allumer le sang d'Adélaïde, déjà trop occupée des suites que pouvoit avoir son évasion, & sur-tout du chagrin légitime de sa tante, bonne, complaisante, & payée de ses soins par l'abandon, au moment où le poids de l'âge alloit lui rendre une compagne plus nécessaire. Fatal effet des passions! dans quel abyme elles nous précipitent!

Je me décidai à envoyer chercher la lettre que Belval avoit promise au bout de trois jours, & à lui mander en style énigmatique, que des obstacles avoient retardé notre départ, que je le conjurois de nous attendre au lieu où il se trouvoit, &

de faire ce dernier facrifice à ma pofition. Cette lettre étoit datée du lieu où la tante d'Adélaïde faifoit fon féjour, & fuppofoit que nous l'habitions encore.

Ces précautions prifes, quelques jours s'écoulèrent dans les tourmens de l'incertitude. Des lueurs d'efpoir les fufpendoient un moment pour les rendre enfuite plus amers. Cependant Adélaïde commençoit à reprendre les forces de fon efprit, & fes confeils, fes réflexions m'armèrent contre les événemens. Cette fille, qui avoit fait tant d'efforts pour m'arracher au fentiment impérieux de l'amour, les employoit alors à écarter le chagrin qui mène à la foibleffe. Je jouiffois donc d'une forte de tranquillité, lorfque j'eus quelque raifon de m'alarmer & de foupçonner que mes peines, loin d'être à leur comble, ne faifoient que de naître. Un avenir inévitable me préparoit

l'enſemble de tous les malheurs. Le plus affreux de tous eût été de rejoindre alors l'objet de tous mes vœux. Je me ſentis réduite à ſouhaiter de ne le retrouver jamais. Je n'oſai ni ne dus confier mes frayeurs à ma compagne ; il me fallut donc dévorer en ſecret les amertumes de mes chagrins & cacher les indices répétés de mon nouvel état. Le ſacrifice affreux dont j'avois payé la liberté de Belval, avoit eu les ſuites les plus cruelles. Quand je lui aurois révélé à quel prix je l'avois ſauvé, il ne m'en eût peut-être pas cru. Il eſt des fautes ou plutôt des éclats que les hommes ne ſavent pas pardonner ; ils ſe trompent eux-mêmes quand ils croient pouvoir les oublier. Où ſe ſauver ? les déſerts ne mettent pas à l'abri des pourſuites. Il eſt des poſitions ſi accablantes, que l'on ceſſe de prendre ſoin de ſoi-même, & où l'on abandonne aux événe-

mens les reſtes humiliés & déſolés de ſon exiſtence.

J'attendis que la nature, qui ne manque jamais aux hommes, eût guéri ma courageuſe amie, & lorſqu'elle fut en état de ſoutenir le récit de nos nouveaux chagrins, je lui appris à quels pleurs nous étions condamnées. Sans doute l'infortune eſt au comble, me répondit-elle. L'honneur, la félicité ſont perdus. Il reſte la vertu & le courage; jurons de nous en ſervir. La ſolitude, l'obſcurité, les privations, rien ne m'épouvante, lui répliquai-je; mais Belval! Belval à qui j'appartiens ſans pouvoir jamais être à lui, dont il faut me ſéparer avant de le connoître! Renoncer tout-à-la-fois à l'amour, à l'eſtime, à mon état!

Ces triſtes réflexions étoient l'éternel ſujet de nos entretiens. Il fallut cependant prendre un parti, & c'eſt au milieu du tumulte & de

la foule que nous résolumes d'aller cacher notre misère. On est moins ignoré dans les campagnes solitaires & dans les villes les plus obscures, que dans cette bruyante capitale, où la multiplicité des événemens dérobe les détails, où l'on ne connoît que les grands noms, les grands talens & les grands crimes.

Nous arrivâmes donc à Paris seules, sans en connoître ni les ressources, ni les dangers. Nous avions recommandé à notre voiturier de nous déposer dans une auberge peu fréquentée, où nous espérions, à l'aide d'une économie sévère, nous donner le temps de chercher un genre de travail qui assurât notre existence. Il nous servit selon nos desirs, & nous logea à l'extrémité de la rue S. Jacques. Le premier bien que nous éprouvâmes depuis notre imprudente évasion fut l'espoir & la certitude d'être inconnues. Nous prî-

mes, pour nous servir, une femme; à laquelle nous nous livrions d'autant moins, qu'elle avoit l'air d'épier nos conversations. Nos occupations étoient de broder; nos délassemens, la lecture & quelques promenades au *jardin du roi*, lieu superbe & solitaire, où l'on a sous les yeux le travail lent & sublime de la nature, & toutes les richesses de l'art. On n'y voit que des personnes simples, qui viennent réchauffer aux rayons du soleil les dernières années de la vie, ou des hommes qui, loin du tumulte de la société, viennent méditer sur les erreurs des princes & les malheurs des peuples, sur le ciel orageux des républiques ou les climats silencieux du despotisme.

Tout en cherchant l'obscurité, nous n'étions pas fâchées cependant de lier quelques connoissances avec des humains. Le grand âge, l'extrême simplicité ou les physiono-

mies de l'infortune nous raſſuroient. Parmi pluſieurs oiſifs qui nous accoſtèrent, ſe trouvoit un vieillard chagrin, mais amuſant. Nous prenions plaiſir à l'égayer, parce que la contradiction donnoit une nouvelle force à ſon éloquence. Voici une de ſes boutades miſantropiques:

„ Non, je ne hais pas les hom-
„ mes; mais leurs plaiſirs me fati-
„ guent, leurs propos m'endor-
„ ment, leurs prétentions m'excè-
„ dent, leurs uſages me révoltent:
„ s'ils racontent, ils exagèrent; s'ils
„ cauſent, ils médiſent; s'ils ont rai-
„ ſon, ils s'enorgueilliſſent; s'ils ont
„ des chagrins, ils ſe déſeſpèrent.
„ Dans les affaires, de l'aſtuce; dans
„ les diſſipations, de l'excès; dans
„ les malheurs, du découragement;
„ dans les ſuccès, de l'extravagance.
„ Les jeunes gens ſont étourdis; les
„ hommes faits, pédans; les vieil-
„ lards, humoriſtes: les petites fil-

„ les, niaifes; les grandes, coquet- „ tes; les vieilles, ridicules : les „ femmes fenfibles, jaloufes; les „ indifférentes, prudes: les riches, „ durs; les pauvres, rampans; les „ médiocres, ambitieux. Que faire „ au milieu de tous ces êtres, qui „ me haïffent, parce que je les fuis, „ & me perfécutent pour me faire „ taire?

„ En fuyant les hommes, où fe „ fauver? Les fpectacles portent le „ dernier coup aux mœurs. La vertu „ y eft bafouée, la raifon honnie, „ la vieilleffe humiliée; on s'y joue „ de l'innocence, quand on ne peut „ pas l'immoler; on y traveftit la „ morale pour la rendre odieufe; „ on pardonne au vice, lorfqu'il „ fait échapper au ridicule. La dou- „ ceur du langage amorce les paf- „ fions; le genre de la parure excite „ les fens; l'adreffe heureufe des in- „ trigans inftruit dans l'art de trom-

„ per. Les compagnies! mais la mo-
„ de a introduit, que ſous prétexte
„ de voiſinage, tout homme a droit
„ à votre dîner, à votre temps, à
„ votre repos. On ne peut être ſeul
„ ſans être impoli. Il faut être groſ-
„ ſier ou martyr, la fable de la ſo-
„ ciété, ou faire de ſa maiſon un
„ honnête cabaret.

„ L'hoſpitalité, à juſte titre ſi
„ vantée, s'ouvroit aux beſoins, à
„ l'infortune, & dès-lors c'étoit la
„ vertu la plus reſpectable; mais la
„ ſociété ouvre un aſile à l'ennui,
„ à l'oiſiveté, & dès-lors à la tra-
„ caſſerie & aux troubles domeſti-
„ ques... Le mariage: Femme jolie,
„ quel danger! Femme laide, quel
„ dégoût! Femme bête, quel en-
„ nui! Femme à la mode, quel tu-
„ multe! Femme dévote, quel ta-
„ page! Eſt-on riche en ménage?
„ c'eſt être avare que de ne pas ſe
„ conſtituer le ſerviteur du public.

„ Eſt-on pauvre? c'eſt être barbare „ que de mettre au jour des êtres „ deſtinés aux horreurs qui ſuivent „ la miſère.

„ Mais dans le calme de la ſoli- „ tude, du moins ſi l'on regrette le „ plaiſir, n'y connoît - on pas les „ peines? Si les orages obſcurciſſent „ les airs, ſi les vents déchaînés ſou- „ lèvent les mers en fureur, ſi le „ démon de la guerre enſanglante „ de vaſtes contrées; on ne partage „ pas des malheurs qu'on ignore. „ Quand on vit avec la nature, cha- „ que beau jour eſt un bienfait; les „ moiſſons ſont des préſens, les „ oiſeaux une ſociété, le travail une „ reſſource, & tout eſt jouiſſance „ enfin, pour qui n'a pas l'eſprit „ tourmenté, le cœur corrompu, „ les ſens flétris, le goût uſé & l'ame „ deſſéchée. „ Ce vieillard nous amuſoit, & inſenſiblement nous apprenoit à connoître cette ville où je voulois

voulois fixer mon féjour; & comme le grand âge eft la feule fauvegarde contre la calomnie, nous nous livrions fans inquiétude au plaifir de l'écouter, & même allions quelquefois au-devant de ce qui pouvoit l'engager à nous inftruire. Voici comme il nous peignit cette tumultueufe capitale:

„Scarron a décrit Paris en un fonnet, & M. Mercier en huit volumes. Ce font les extrêmes. Voltaire, Greffet, Boiffi & plufieurs autres, ont tracé des nuances qui conviennent à cette vafte cité. Mais que font les éclairs de l'efprit ? que font vingt vers pour donner une idée des grands réfultats de l'homme en fociété ? Ce Paris, trop loué peut-être, mais à coup fûr trop peu connu, fournit donc un vafte champ à l'obfervation. Elle entraînera la fatyre: qu'importe ; pourvu qu'elle épure les mœurs, qu'elle rectifie les princi-

pes, qu'elle trouble cette fécurité perfide avec laquelle les hommes font des fottifes, & peut-être pis.

» Paris eft comme l'hiftoire. Elle devroit être prefque refaite en entier. Il y a de fuperbes hôtels, de belles parties, de grands édifices; mais il n'y a pas un beau quartier.

» Ce qui frappe un étranger à Paris, c'eft que tout le monde eft marchand. On y vend l'eau, l'air, le temps, la penfée, le goût, la beauté, la parole, &c. Les rues, les efcaliers, les paffages, les palais, les promenades publiques font couvertes de boutiques. Il y a un cercle perpétuel : les étrangers arrivent, achètent, revendent & partent; ceux qui commencent leur fortune, fe meublent, fe dérangent, & font forcés de rendre ce qu'ils n'ont pu payer. Les célibataires, les veuves, les hommes fans héritiers donnent lieu à des ventes, où le pauvre pro-

fite de l'extravagance des riches, en partageant avec les gens fages & les faifant jouir à peu de frais des coûteufes folies de ceux qui ne font plus.

„Il n'y a pas de pays où tout foit foumis à l'opinion publique, comme à Paris. Les procès, les plans, les querelles, les finances, les inventions, tout eft rapporté devant ce tribunal. De là, cette multitude de livres & de libraires, qui garniffent les quais, les palais, les jardins publics, les paffages. Par un contrafte affez plaifant, très-peu de gens lifent: les gens d'affaires fpéculent, les pauvres follicitent, les riches s'amufent, les étrangers regardent; les cafés, les promenades, les fpectacles prennent le refte du temps. D'abord on eft tenté de croire que l'oifiveté caufe tout ce bavardage politique, doux paffe-temps des Parifiens. Mais lorfqu'on examine, il fe trouve que chaque individu eft intéreffé à la

chofe publique. Tout le monde veut des places, ou des faveurs, ou de l'or, ou des rangs qui y mènent; tout le monde eft protecteur ou protégé, donne ou reçoit, avance ou recule. Dès-lors la chute d'un miniftre, la mort d'un grand, la perte du crédit, font des événemens qui produifent de terribles impreffions.

„ On fe plaint à tort du luxe de Paris. Il eft grand, fans doute; mais la fociété ne condamne pas à s'y foumettre. Il plaît à un homme de mettre fur un frac une garniture de cinquante louis, & à un autre, des boutons de pinsbec; tous deux font également bien habillés. Celui-ci eft huché fur un wiski, celui-là trotte dans la boue; tous deux font également bien reçus dans la maifon où ils arrivent. La feule différence, encore bien marquée, eft celle qu'on met entre les gens aimables & les êtres ennuyeux. La mode, ou plu-

tôt l'insouciance, ne sont pas encore venues à bout de confondre l'esprit & la nullité, la culture & l'ignorance, le naturel & la pédanterie. »

Je ne transcrirai pas nos longues & fréquentes conversations ; j'ai voulu seulement apprendre au lecteur, comment nous parvinmes insensiblement à connoître cette ville immense, où deux femmes transplantées paroissent, au commun des lecteurs, devoir se trouver sans ressource.

Outre ce desir de nous instruire, nous avions aussi un penchant secret pour les physionomies malheureuses. Alors nous éprouvions cette liberté, dont on jouit quand on se trouve avec ses égaux. Une de nos promenades nous avoit offert un grand homme, qui sembloit abymé dans le malheur. Il nous avoit parlé quelquefois, mais sans entrer dans aucun détail. Enfin il se familiarisa peu-à-peu avec la tristesse de nos

vifages, & vraifemblablement c'eft à elle que nous dûmes fa confiance. Voici ce qu'il nous conta:

„ J'avois dans l'efpace de quinze jours perdu un procès fans avoir été entendu, fermé les yeux d'un ami qui raffermiffoit mes volontés chancelantes ou confoloit mon cœur desféché par le chagrin, vu mes projets méprifés & puis déshonorés par des mains étrangères. Las des hommes, du fort, de la lumière, j'errois à l'aventure, cherchant une folitude affreufe dans l'efpoir que la noire mélancolie me faifiroit, & que dans un moment de défefpoir j'aurois affez de force ou de foibleffe pour ne pouvoir plus fupporter ni les maux ni l'exiftence.

„ Plein de ces funeftes idées je préférois les montagnes dont les gorges efcarpées voient rarement les pas des humains. Un foir, j'apperçois une grotte, dont d'épaiffes ronces défen-

doient l'entrée. Je viens à bout d'y pratiquer un paſſage, & je me trouve dans un ſouterrain humide, qui cependant me ſembloit l'ouvrage de l'art. Je m'enfonce, à la lueur d'une lampe que j'avois allumée, & je découvre un de ces travaux que la ſoif de l'or dirige dans les entrailles de la terre. En parcourant ces longs canaux, j'y trouvai les débris des ouvrages abandonnés, des fers, des oſſemens, des uſtenſiles & une eſpèce de réduit, où jadis on avoit forgé les inſtrumens qui devoient fendre les rochers.

„Voilà, m'écriai-je, l'habitation qui me convient; ici, je creuſerai lentement mon tombeau; ici, j'expierai les erreurs de ma vie; ici, la mort ne tardera pas à me joindre à ces oſſemens, ſur leſquels je vais repoſer. Le commencement de la nuit fut employé à penſer à la façon de me procurer les premiers beſoins,

& je résolus d'aller, pour la dernière fois, chez les hommes, chercher ce qui me devenoit d'une indispensable nécessité, pour tirer parti de la terre qui m'environnoit, suppléer au jour qui ne perçoit pas dans ma nouvelle habitation, & lire enfin, lorsque mon ame ne trouveroit plus dans elle - même le germe de la pensée ou la force d'accomplir ses projets.

„ Deux jours suffirent à ces dispositions. Avec quelle joie secrette je quittai le séjour du vice, de la perfidie, de la cruauté ! les princes, si injustes & si vains; les grands, si frivoles & si ingrats; les courtisans, si rampans & si faux; les esclaves, si lâches & si pervers ! Avec quel empressement je retrouvai la route de mon antre, & vins y commencer ma nouvelle vie ! car jusques - là j'avois perdu mes jours dans de vaines dissipations, mais je n'avois pas vécu.

» Les ſeuls compagnons de ma ſolitude furent un chien (l'être unique qui ne m'eût pas abandonné dans mes diſgraces) & un de ces animaux bienfaiſans dont on tire ſa ſubſiſtance entière.

„ En échange de ce ſuc précieux, je pourvoyois à ſes beſoins ; c'eſt pour elle que je ſemois quelques morceaux de terre épars : mes ſoins étoient payés au centuple.

» Après que j'eus paſſé huit jours avec la nature & moi, j'éprouvai une révolution extraordinaire dans mes propres idées. Ce qui m'avoit occupé me ſembla de vaines puérilités : je conçus une certaine honte d'avoir attaché tant de prix aux opinions des hommes ; les vains titres de maîtres, de grands, me ſemblèrent des diſtinctions puériles ; le dirai-je? les choſes mêmes les plus ſaintes perdirent à mes yeux de leur prix : quant à la ſociété, je ne vis plus

qu'un amas confus de loix ſans néceſſité, de règlemens ſans réflexions, d'uſages ſans raiſon ; le dirai-je encore? je rougis d'être homme. Non-ſeulement je n'appercevois plus ſon eſpèce, lorſque je promenois mes regards étonnés ſur ce grand *Tout* que nous nommons la nature; mais auſſi, lorſque je deſcendois au dernier anneau de la chaîne, il me paroiſſoit que la préférence étoit due aux animaux paiſibles qui partagent avec lui ce globe imparfait ſur lequel nous avons été relégués.

»Et lorſque détournant mes regards fatigués du ſéjour de l'homme & de ſes miſères, je les reportois ſur le vaſte enſemble de tout ce qui exiſte, je me diſois : la civiliſation n'a ſervi qu'à nous éloigner de la contemplation de la nature, & à nous renfermer dans l'enceinte peſtiférée des villes ; j'en venois juſqu'à regretter l'état de ces hommes, qui du moins

ont les forêts & les montagnes pour habitation.

„J'étois dans l'ufage d'errer autour de mon antre ; & comme rien ne m'échappoit, j'apperçus un jour les traces d'un homme, dans un endroit où je n'avois encore jamais porté mes pas. Différentes idées m'agitèrent. Etoient-ce quelques regards indifcrets qui venoient épier ma folitude ? Non, les hommes oublient tout ce qui n'eft plus fous leurs yeux. Ces rochers avoient-ils déjà fervi d'afile à quelque infortuné? Je ne penfois pas, que fur la terre il y eût encore un être que le malheur eût condamné à venir chercher la mort dans ces déferts. Tout ce qui tenoit à l'efpèce humaine ne pouvoit frapper ma penfée fans aigreur, & je la fixois bientôt fur les productions fauvages qui croiffoient autour de moi.

„ Ces êtres animés, quoiqu'infenfi-

bles en apparence, me fervoient de fociété; & l'étude de ces familles auffi nombreufes qu'utiles m'auroit délicieufement occupé, fi j'euffe été moins réfolu de brifer tous les liens qui pouvoient m'attacher à la vie. Auffi m'arrivoit-il fouvent de paffer plufieurs jours dans mes fouterrains. Le fouvenir des horreurs dont j'avois été fi long-temps témoin, embelliffoit jufqu'à ces voûtes obfcures, qu'attriftoient encore les cris lugubres de ces oifeaux, qui, comme les coupables, ne peuvent foutenir la lumière.

„ Cependant comme j'allois chercher des pâturages pour celle à qui je devois le feul aliment qui me fuftentoit, je crus entendre diftinctement un coup de fufil; alors je me rappelai que les montagnes fervoient d'afile au crime comme à l'innocence perfécutée, & je foupçonnai que mes déferts étoient peut-être

fouillés par ces hordes impures qui vivent le jour des brigandages de la nuit. Je m'éloignai du lieu d'où le bruit avoit frappé mes oreilles, & je regagnai en ſilence mon obſcure habitation.

„Malgré moi cependant l'inquiétude venoit me diſputer au ſommeil. Ce n'étoit pas ſans fondement. Du côté oppoſé à celui par où j'étois entré, j'ouïs des voix que la chaleur de la diſpute animoit. Il y avoit pluſieurs iſſues dans l'intérieur de ma montagne, ainſi que dans tous les travaux des mines; j'éteignis ma lampe, & me réfugiai à l'extrémité d'une galerie. Un puits étoit percé au-deſſus, & c'eſt en m'en approchant que je pus comprendre l'entretien de mes nouveaux hôtes. Les premiers diſcours m'apprirent que c'étoit une troupe de brigands. Il réſultoit de cet horrible entretien qu'on s'habitue au crime comme à

respirer. Aussi ne fus-je point étonné de cet amas d'horreurs, dont ma plume ne souillera pas ce récit. Ce qui me frappa, c'est la relation, plus grande qu'on ne l'imagineroit, entre les crimes politiques & les crimes civils. Les gouvernemens ont l'odieux usage de couvrir la terre d'espions, de délateurs. Ces êtres, rebut de la société, lors même qu'ils accomplissent les ordres des rois, en sont tout-à-fait exclus, quand leurs maîtres ingrats les ont rejetés. Alors repoussés par-tout, ils tombent dans l'abjection. De la bassesse aux vices honteux, il n'y a qu'une ligne imperceptible, & la différence du vice aux forfaits n'est guères que dans une certaine effervescence, qui fait les scélérats, ou dans une timidité secrette, qui caractérise les hypocrites.

»Lorsque le jour eut cessé de protéger les voyageurs contre les armes

des aſſaſſins, ils partirent pour leurs conquêtes. Si je pouvois ſourire un moment, je raconterois le parallèle que l'un d'eux faiſoit entre leur vil métier & l'art des héros : je frémis de le dire; mais l'avantage ne reſtoit pas à ces derniers. Ces deux profeſſions ont ſans doute la deſtruction de l'humanité pour objet; mais ſi le bandit eſt auſſi cruel, il n'eſt pas eſclave. S'il vend ſes jours, ce n'eſt pas à un prix auſſi vil. Celui qui l'a acquiſe, n'en peut diſpoſer qu'aux combats, & n'oſeroit l'avilir ou l'aſſommer comme un vil animal.

»Cependant cette aventure me fit craindre que mon ſéjour ne fût pas auſſi ignoré que je le deſirois, & j'employai quelques jours à parcourir les environs. Je ſuivis la trace des pas que j'avois déjà apperçus, montai ſur les hauteurs, & cherchai au loin ſi je n'appercevrois ni feu, ni mouvement. Je crus un jour voir

s'élever une colonne de fumée du milieu d'un petit bois, où je dirigeai ma marche. Une maifon, formée avec des arbres joints par de la mouffe & couverte avec des écorces, s'offrit à ma vue : je m'y rends, je frappe; perfonne ne répond. Rêvant à la forme de ce bâtiment entouré d'une paliffade, un vieillard, gémiffant fous une charge de bois, s'avance : c'étoit un grand homme dont la barbe defcendoit fur la poitrine; fes vêtemens étoient propres, quoique d'une étoffe extrêmement groffière. M'appercevant, il dépofe fon fardeau & vint à ma rencontre. »Eft-
» ce le hafard ou un deffein prémé-
» dité qui vous amène en ces lieux?
» Pouvez-vous me dire qui vous
» êtes, ce que vous cherchez? Vou-
» lez-vous que je vous ouvre ma
» chaumière? » Je le remerciai & lui répondis qu'un fimple motif de curiofité m'avoit conduit chez lui,
&

& que n'ayant aucun droit à ses services, je ne pouvois les accepter. » Qu'appelez - vous aucun droit ? » Vous êtes homme ; à ce titre, la » moitié de ce que je possède vous » appartient. » En suivant ce principe, lui dis-je, vous risqueriez de ne pas garder long-temps celle qui vous resteroit.

„Cette diversité d'opinions engage l'entretien. J'entrai dans sa cabane ; c'étoit un palais en comparaison de ma caverne, & comme c'est toujours notre manière de juger, du pain, du beurre, des légumes me parurent du luxe. Comme il étoit plus confiant que je ne pouvois l'être, je laissai percer le desir de savoir quelles raisons lui avoient fait adopter ce genre de vie. » Je n'ai rien à » craindre ni à cacher, me répondit- » il, ainsi je ne commets nulle indis- » crétion en satisfaisant votre curio- » sité. » Il commença en ces termes:

» J'ai perdu mon père ſur l'échafaud. Il l'avoit mérité. Le même jugement me priva de ſa fortune; c'étoit une iniquité. Je me plaignis; on refuſa de m'entendre : j'inſiſtai, en diſant qu'on pouvoit ſe diſpenſer d'accorder des grâces, mais non la juſtice.

„Cet événement m'apprit qu'il falloit tromper les rois. Ma mère, tendrement attachée à mon père, ne put ſupporter le commerce des hommes, & vint ſe réfugier dans une maiſon qui eſt ſituée à quelques lieues d'ici. Pauvre, fils d'un profcrit, aimant la vérité, ma mère me conſeilla d'aller, loin de ma patrie, chercher un pays où la pauvreté ne fût pas un vice, le préjugé une raiſon, & la ſincérité un défaut. Je parcourus l'Europe ſans le trouver. Il falloit cependant ſubſiſter. Le commerce eſt un état libre, me diſois-je; il récompenſe le travail: ne vaut-il

pas mieux travailler que de vendre ſa liberté ? J'entrai dans une riche maiſon de Hollande; elle proſpéra, & après cinq ans de peine, elle ſe trouva ruinée avec deux millions de florins: & moi, je reſtai dénué de tout avec les plus beaux certificats d'intelligence & de probité. Je revins voir ma mère. La joie & la ſanté brilloient ſur ſon viſage. „ Depuis que vous êtes parti, mon fils, vous êtes le premier homme que j'aie apperçu. Je vous donnai un mauvais conſeil, lorſque je vous engageai de courir le monde. Pour être heureux, il faut n'être rien, & ne pas voir les humains. Eſſayez pendant ſix mois; vivez comme moi, & vous vous déciderez. „ Elle me bâtit cet hermitage; je l'habite depuis ce moment. Voici la preuve de la juſteſſe de ſes conſeils. D'où vient le malheur ? c'eſt parce qu'on veut être quelque choſe, parce qu'on veut avoir quel-

que chose. Ne suffit-il pas d'être un homme, & de posséder la portion de terre sur laquelle on habite. Nulle proportion entre le petit nombre d'humains & les riches productions de la nature. On a dans l'idée, que pour n'être pas seul, il faut vivre avec ses semblables. Pourquoi? Les autres êtres sont-ils moins animés? N'y a-t-il que la parole pour se communiquer ses pensées? Le lever du soleil, intercepté par les nuages, ou lançant ses rayons brillans; la pluie ou les vents; la glace ou les fontes humides; la naissance des végétaux; le dépérissement des arbres; l'abondance ou la stérilité des fontaines; le cours limpide des eaux; les projets malfaisans des animaux carnassiers; la maturité des fruits, & sur ce point important, l'avarice & la prodigalité de la nature; les besoins à satisfaire; un sommeil tranquille, un réveil aussi doux; le chant des

oiſeaux; la faculté de penſer ; la contemplation de l'harmonie des êtres ; ne ſuffiſent-ils pas pour occuper ces courts inſtans qui ſe ſuccèdent avec tant de rapidité ? Tant de millions d'êtres, qui partagent le haſard de la vie, n'exiſtent-ils pas ſans le don, ou plutôt ſans l'habitude de la parole ? Le chien qui lèche, l'oiſeau qui chante, l'éléphant qui pleure, ne diſent-ils donc rien ? »

„Plus j'écoutois ce reſpectable ſolitaire, & plus je m'abandonnois au penchant de fixer auprès de lui ma deſtinée. Je lui demandai la permiſſion de l'entretenir de mes malheurs, de mes projets, de mon amour de la vertu, & conſéquemment de la retraite. Après bien des difficultés, il conſentit à me garder auprès de lui, & dépoſa dans mon ame ſon expérience & ſes principes.

„Je paſſai trois mois comme un jour ſous les yeux de ce philoſophe

aimable & complaiſant. Il me dépeignoit un ſoir le bonheur d'une ame vertueuſe, qui s'échappoit des liens terreſtres pour ſe rejoindre à ſon auteur; ſes yeux brilloient d'un nouveau feu, ſa voix me ſembloit plus forte, ſes geſtes plus actifs, ſa ſenſibilité plus profonde, lorſque me ſerrant la main, il me dit: » Croyez-moi, il n'y a de réel que la vertu; » & achevant ces mots, il expire ſur mon ſein.

„ Je n'exprimerai jamais la douleur qui me ſaiſit, & l'eſpèce de ſentiment que j'éprouvai, en ſentant les reſtes de ce vieillard ſe refroidir dans mes bras. Je demeurai long-temps dans cet état de ſtupeur, où l'ame anéantie ſuſpend la penſée & cependant médite. Revenu à moi, je me mets à creuſer ſon tombeau dans ſa chaumière même, de manière qu'elle lui ſervit de mauſolée.

„ Mais privé de ce guide éclairé &

fenfible, les objets prirent une autre forme à mes yeux; tout s'attrifta, tout devint muet, tout s'obfcurcit : je ne retrouvai plus ce calme heureux d'une ame fatisfaite, & cependant j'étois moins indigne des regards du ciel, depuis que j'avois vécu avec celui que je pleurois fans ceffe.

„Ne pouvant plus fupporter la folitude, me voilà de nouveau dans cette ville; & je viens tous les jours dans ce beau lieu redemander à la nature les mêmes penchans que j'avois, il y a fix mois, & qui m'avoient conduit au bonheur.

„Je ne fais fi vous avez quelque intérêt à m'entendre; mais à votre âge, mes vœux & mon langage doivent paroître bien extraordinaires. »

Les malheurs de cet inconnu n'étoient peut-être que dans fon imagination. Son récit entretenoit mon ame dans un chagrin profond, que

l'abſence de mon époux & mon état humiliant nourriſſoient & fortifioient de jour en jour. Je cherchois cependant à découvrir la trace de cet époux égaré, & dont je ſouhaitois & redoutois également la préſence. Ce deſir fut encore l'origine de nouvelles imprudences. L'homme ceſſeroit d'être orgueilleux, s'il examinoit l'impuiſſance de ſa raiſon.

Ce fut donc dans l'eſpoir d'apprendre quelque choſe de la famille de Belval, que je cédai ſans peine aux empreſſemens d'une dame, qui menoit ordinairement au lieu de notre promenade une meute de petits chiens attachés enſemble par des liens couleur de roſe. Sa parure, extrêmement ſimple, annonçoit plutôt la modeſtie que la médiocrité. Son maintien étoit décent ſans être relevé, ſon regard careſſant & ſes manières pleines de franchiſe. Nous la rencontrions avec plaiſir, parce

qu'elle nous entretenoit avec gaieté d'un pays que nous habitions ſans le connoître. Comme elle montroit un extrême deſir de ſavoir qui nous étions, nous reculions en raiſon de ſa curioſité; mais comme elle offroit ſes ſervices avec candeur, nous entrions avec elle dans les détails de ménage. Elle nous expliquoit avec quelle avidité les Pariſiens dévoroient les étrangers, ou avec quelle aſtuce ils venoient à bout de les dépouiller. En effet, elle nous ſauva plus d'une erreur. Nous apprîmes enſuite, que veuve d'un commiſſaire des guerres, elle vivoit d'une modique penſion & de quelque argent gagné à la lotterie, où elle haſardoit de légéres ſommes, mais preſque toujours avec ſuccès. Son nom étoit tout ce qui nous manquoit pour être au fait de ſon hiſtoire; elle s'appeloit madame de Buiſſonval. Etrangères, nous nous eſtimions heureu-

ſes, de trouver chez elle les ſoins hoſpitaliers qui préviennent les fauſſes démarches.

Elle s'informa de notre demeure, & nous reconduiſant un ſoir, l'occaſion ſe préſente de s'y repoſer. Vous n'êtes pas bien logées, dit-elle, & vous verrez que ce qu'on appelle *la vie d'hôtel garni*, vous ruinera. Un petit appartement ſimple, proprement meublé, feroit moins diſpendieux & plus conforme à vos moyens. Laiſſez-moi chercher ce qu'il vous faut, & laiſſez-moi ſur-tout économiſer votre bourſe.

Je me prêtois à ces idées ſans m'y livrer, parce qu'une ſeule penſée m'occupoit. Son projet me diſtrayoit pour quelques minutes, mais bientôt je retombois dans mes chagrins & mes ennuis.

Cependant madame de Buiſſonval revint le ſur-lendemain nous dire, qu'elle avoit trouvé ce qui nous con-

venoit. C'étoit l'appartement d'une dame qui alloit paſſer ſix mois à la campagne, & faiſoit une excellente affaire pour elle-même, en le louant à moitié prix. Je ne pus l'aller voir ni même entretenir notre officieuſe amie. J'éprouvois un mal-aiſe, & j'étois heureuſement menacée d'une ceſſation précipitée de l'état que je cachois avec tant de ſoin. Mes craintes ne furent pas vaines, & je ſouffris beaucoup d'un mal dont je ne pus m'empêcher de me réjouir. Adélaïde crut pouvoir ſe paſſer de confidens, & nul inconvénient en effet n'en commanda la néceſſité. Quelles actions de graces je rendis à la providence, qui daignoit abréger mes malheurs & preſque m'épargner la honte! Il eſt difficile d'exprimer l'eſpèce de joie à laquelle je me livrai, & c'eſt peut-être le moment le plus délicieux que j'aie éprouvé dans le cours de ma vie. Peut-être de-

vrois-je me reprocher ce ſentiment.

Comme madame de Buiſſonval, ſurpriſe de voir nos promenades ſubitement interrompues, nous accabloit de meſſages, j'engageai ma compagne d'aller voir l'appartement que nous devions habiter. Il étoit petit, mais commode, trop orné ſeulement pour notre ſituation, quoique le prix ne fût pas au-deſſus de nos facultés. Madame de Buiſſonval obſerva que ce n'étoit que pour peu de temps, & y mit tant d'éloquence qu'Adélaïde accepta. Ce ſervice lui acquit le droit de venir chez moi quand cela lui convenoit.

Mon incommodité ne me permettoit pas encore de ſortir. M.me de Buiſſonval propoſa un ſoir à ma couſine de faire un tour de promenade. En entrant au jardin du roi, elle eſt perſécutée par un de ces hommes qui vendent des millions pour vingt-quatre ſous. Prenons,

dit-elle, un billet de moitié, ou plutôt prenons en quatre à nous trois. Chacun a sa manie : c'est mon amusement. Si je gagne, je veux faire une surprise à mon fils qui revient dans quelques jours. Je vous en fais mon compliment, dit Adélaïde. — Hélas ! c'est toujours pour moi un sujet de bonheur & de peine. Je ne le vois que pour quelques instans, il m'apporte tout-à-la-fois des plaisirs & des regrets. — Adelaïde ne crut pas devoir multiplier nos connoissances, & porta l'entretien sur d'autres objets. Le moment de la promenade étant passé, elles rentrèrent. On prit jour pour habiter le nouveau domicile ; & M.me de Buissonval dit que comme nous ne ferions pas encore arrangées, elle demandoit la permission d'y faire porter son dîner. Adélaïde s'excusa de la manière dont on accepte.

En effet, le jour désigné nous vit

dans notre nouvel appartement; mais à une heure, nouveau meſſage de M.me de Buiſſonval, qui nous fait part de l'arrivée de ſon fils : ce qui l'empêche de venir dîner avec nous, à moins que nous ne lui permettions de l'amener. Comment refuſer? Elle arrive un quart-d'heure après. La figure de ſon fils étoit impoſante; ſon regard noble & même un peu confiant; ſa taille à citer; des manières gênées, mais non pas communes. Il fut difficile de juger de ſon eſprit, car il ne parla pas, ou ſi peu, qu'à peine m'apperçus-je d'un ſon de voix enchanteur.

Je demandai à ſa mère quel état il avoit embraſſé. Elle répondit, que pour poſſéder un jour la charge de ſon père, il devoit ſervir pendant quelques années, & qu'il étoit dans les Gardes-françoiſes. Au milieu de cette converſation, nous voyons entrer une femme-de-chambre qui ac-

couroit à la hâte pour annoncer à ſa maîtreſſe qu'elle avoit gagné un terne ſec, que les tambours étoient ou alloient venir devant ſa porte, & qu'il lui revenoit vingt-quatre mille francs. Eh bien, meſdames ! dit madame de Buiſſonval, en croirez-vous une autre fois ma magie?

Je confeſſe que jamais nouvelle ne me fut plus agréable. — Courez, mon fils, courez au bureau; empêchez tout ce tintamarre de tambours; faites les participer à ce petit bonheur, & apportez-nous des billets de la caiſſe d'eſcompte. — Il vole; & pendant que ſa mère s'applaudiſſoit du choix de ſes numéros, il s'acquitte de ſa commiſſion & revient les mains *garnies* de billets *noirs* & *rouges*. On fait le partage, ſes yeux brilloient de plaiſir; & je ne pus m'empêcher de ſavoir gré à ce jeune homme, de la manière dont il jouiſſoit de ce petit ſuccès.

Lorſque nous fûmes ſeules, notre premier mouvement fut de nous regarder ſans nous rien dire. Adélaïde commence à ſourire, & me dit, que cette ſuite rapide d'événemens heureux l'inquiète ſans cependant tout-à-fait l'alarmer. Et moi, je ſoupçonne auſſi, dis-je, que ce n'eſt guères qu'à l'amour que l'on peut faire honneur d'un tel procédé. Nous nous promîmes de ſuivre ſi attentivement le fil de cette intrigue, qu'il nous échapperoit difficilement.

J'étois ſi éloignée de tout ce qui pouvoit ſeulement diſtraire mon eſprit de l'objet qui m'occupoit, que tous les hommes m'étoient indifférens. A peine avois-je cette curioſité machinale qu'excite un inconnu; les agrémens de la figure & de la converſation faiſoient ſur moi des impreſſions ſi légères, que l'inſtant qui les avoit vu naître, les voyoit auſſi s'effacer.

Ce n'eſt plus la mode à Paris de porter le nom de ſon père : auſſi le fils de madame de Buiſſonval s'appeloit M. de S. Elme. Le lendemain, il vint de la part de ſa mère, nous propoſer une promenade à Neuilly. On voyoit alors, par billets, ce monument du goût, de la folie, du luxe; le jardin faſtueux d'un homme que la fortune avoit enrichi, que les grands ont enivré, que la juſtice a dépouillé, & que la mort propice a enlevé aux réflexions cruelles qui ſuivent tant d'infortunes. Adélaïde vouloit refuſer; moi, qui ne mettois du prix à rien, j'acceptai. S. Elme nous conjura de diſpoſer de lui. Eh bien, répondis-je, voici deux commiſſions que vous pouvez faire pendant la demi-heure que je vous demande pour ma toilette. L'une eſt de me procurer quelques jolies ariettes, & l'autre, des livres; mais je veux de ceux où il y a plus de ſen-

timent que d'esprit, plus de connoissance du cœur humain que de raisonnemens profonds. Sans me répondre, il vole. Son choix devoit le trahir. Au bout d'une demi-heure, je vois arriver une grande corbeille. Les ariettes étoient de Sarti, de Cimarose, de Paësiello, de Gretri; & toutes exprimoient le tendre sentiment que l'harmonie rend plus doux encore & plus dangereux. Ma nouvelle bibliothèque fut composée des Oeuvres de M.mes de Tencin, de la Fayette; de Juliette Catesby, des Dangers de la calomnie, des Romans de Voltaire, des Considérations sur les mœurs; des Oeuvres mêlées de Dorat, de Parny, de Bernis, &c. Voilà bien des romans, disois-je, avec une coquetterie réfléchie (car je ne sais par quelle fatalité les femmes ne peuvent jamais s'en affranchir tout-à-fait). Oui, répondit-il, ce sont les rèves du bonheur & l'his-

toire de la ſociété. Vous devriez, mademoiſelle, me faire votre lecteur, nous nous inſtruirions enſemble. — Alors nous finirions par faire nous-mêmes un roman, répliquai-je en plaiſantant. — Du moins ne faudroit-il pas chercher bien loin les principaux acteurs qui ſont, ſi je ne me trompe, la beauté, les grâces, l'art de plaire, l'eſprit aimable. — Vous oubliez l'eſſentiel, la ſenſibilité. — Je ne l'avois pas oubliée, mais j'étois ſûr de ſavoir où la trouver. — C'eſt preſque toujours l'œil de ceux qui adoptent ce genre. — Il eſt difficile, lorſqu'il n'eſt queſtion que d'un bonheur imaginaire; mais ici, c'eſt à vos pieds qu'on peindroit la vertu, la beauté. — Votre mère m'avoit dit que le métier des armes n'avoit pas permis de cultiver.... — Ma mère, d'où la connoiſſez-vous?... Ah! pardon, mademoiſelle, je n'étois pas à la converſation: madame

de Buiſſonval a eu raiſon; j'ai dû ſacrifier à mon métier, ce qu'une éducation ſoignée m'eût mis à même d'acquérir.

Cette imprudence me donna trop à penſer pour continuer notre entretien. Je le priai d'annoncer à madame ſa mère que nous allions le ſuivre. Oh ma chère Adelaïde! m'écriai-je, nous voici encore à la veille de quelques ſcènes nouvelles. S. Elme n'eſt pas ce qu'il paroît. Quel parti prendre? feindre de ne pas s'en appercevoir, & recevoir des ſervices qui reſſemblent à des bienfaits, n'eſt pas délicat; ſuppoſer ce qui n'eſt peut-être pas, eſt trop imprudent. Malgré l'indifférence de Belval qui n'a pas ſu nous découvrir, c'eſt le ſeul homme qui puiſſe jamais commander à mon cœur, ou qui le doive du moins. Et d'ailleurs, n'eſt-on pas trop heureux quand nos devoirs s'accordent avec nos goûts. Nous

renvoyâmes notre décifion après la promenade, & penfâmes à notre toilette.

Son empreffement le ramena même avant qu'elle ne fût achevée. Nous partons dans une voiture élégante, avec deux grands laquais bien frifés & bien infolens, & dans quelques minutes, des courfiers ardens nous remirent à Neuilly. Ce n'eft pas fans raifon que je pèfe fur ces détails; ils fervoient à augmenter mes alarmes. Comme nous avions prévenu l'heure indiquée pour voir les jardins du Lucullus françois, madame de Buiffonval, toujours fertile en expédiens, nous propofa de voir, en attendant, la maifon d'un de fes amis. Nous nous y rendons. Ce que la peinture a de plus voluptueux, les arts, de reffource & de variété, ornoit cette charmante folitude. On remarquoit fur-tout un fallon fouterrain, qui communiquoit ou plu-

tôt faifoit partie d'un bofquet enchanté. Nous trouvâmes dans ce fallon un piano, fur lequel M. de S. Elme me propofa de m'accompagner. Il me vient une meilleure idée, dit madame de Buiffonval, allons expédier le jardin de M. de S. James, & nous reviendrons ici prendre des glaces & faire de la mufique. Ce projet fut accueilli avec tranfport. Outre l'empire que l'harmonie a fur moi, je n'avois pas encore vu, & jamais je n'aurois foupçonné qu'on pût réunir tant d'agrémens & tant de commodités dans un efpace auffi borné; je defirois examiner les détailsde ce lieu charmant.

Nous fûmes donc voir cette brillante folie où le goût a préfidé. La maifon ne préfente rien que d'ordinaire, foit dans la diftribution, foit pour l'ameublement. Ce qui frappe les regards & réunit les fuffrages, eft un rocher artificiel dont la bafe offre

une promenade ſouterraine, abri frais & ſolitaire contre la chaleur du jour, & dont la cime offre des repos pour contempler la ſuperbe décoration qui environne la capitale de l'Europe. L'art a ménagé dans les jardins des points de vue agréables. Les ſerres chaudes ſont conſtruites avec autant de luxe que d'intelligence. Le nouveau propriétaire ſubſtituera peut-être aux plantes médicinales d'autres richeſſes du règne végétal. Les potagers, la volière, la laiterie, la ſalle de ſpectale, ne ſont peut-être pas dignes du reſte. La Suiſſe & l'Allemagne peuvent, dit-on, nous fournir des modèles pour ces derniers objets. Les ſtatues, dont la plupart ſont d'excellentes copies de l'antique, occupent avec intérêt l'œil du connoiſſeur. En général, les ornemens ſont ſagement diſtribués, & l'on n'y trouve pas les imitations puériles qui déshonorent tant de jar-

dins anglois. C'eſt un beau lieu où l'on eſt conduit par la curioſité, où l'on paſſe deux heures avec plaiſir, & que l'on quitte ſans regret & ſans deſir de le revoir, parce qu'on a trop orné la nature, dont il falloit ſeulement profiter.

Le crépuſcule nous préparoit à la nuit. C'étoit le moment de retourner à la maiſon, où je vis des préparatifs qui ſuppoſoient un ſouper. Celui à qui elle appartenoit y étoit venu pendant notre abſence. Madame de Buiſſonval nous le préſenta. Il avoit tout l'extérieur d'un homme aimable. Il ſe montra plus paſſionné que moi encore pour la muſique. Nous commençâmes. Je n'étois pour le chant qu'une écolière de province auprès de S. Elme, qui répandoit une expreſſion ſi douce ſur les airs les plus ſimples, qu'il pouvoit être dangereux de l'écouter. Quant à moi, il ne me faiſoit d'autre impreſ-

ſion que de me rappeler les ſons enchanteurs de l'homme que j'avois perdu, & dont le ſouvenir, dans ce moment, me reprochoit les innocens plaiſirs que l'on vouloit bien me procurer.

Notre hôte fit auſſi bien les honneurs du ſouper que du concert, &, à un peu de gaieté près, il faut avouer que c'eût été une ſoirée délicieuſe. Peut-être même ne trouvai-je trop de gaieté, que parce que mon ame, s'étant faite une habitude de la triſteſſe, ne s'ouvroit qu'avec peine aux ſentimens de la joie. Avant de partir, on nous propoſa de voir les appartemens. Tout y reſpiroit la plus grande ſimplicité; mais quel fut mon étonnement, lorſque j'apperçus dans une chambre deux lits garnis, & à côté, des déshabillés que je crus reconnoître être le mien & celui d'Adélaïde. M.me de Buiſſonval ne nous laiſſa pas le temps de mon-

trer notre ſurpriſe, & riant aux éclats, elle dit: vous avez trouvé cette maiſon ſi commode & ſi bien arrangée, que monſieur veut bien nous la prêter pour vingt-quatre heures; il retourne à Paris avec mon fils, & demain ils viendront nous chercher à midi. Je refuſai très-décidément, & Adélaïde blâma plus ſéchement encore ce genre de plaiſanterie. M.me de Buiſſonval s'excuſa ſur ſon intention; le maître de la maiſon, ſans inſiſter, obſerva qu'il étoit d'autant plus fâché de cette ſurpriſe, qu'il venoit de renvoyer ſes chevaux & n'avoit gardé que le cabriolet dans lequel il ramenoit M. de S. Elme. Il fallut bien céder & ne pas donner plus d'importance à la choſe qu'on ne paroiſſoit en mettre. Nous nous ſéparâmes avec un peu de froideur. M.me de Buiſſonval, qui s'apperçut qu'Adélaïde s'étoit retirée ſans la ſaluer, renouvela ſes regrets & ajouta

qu'elle ne voyoit cependant pas dans tout cela une raifon de prendre tant d'humeur.

A peine fûmes-nous feules dans notre appartement, que nous récapitulâmes, Adélaïde & moi, tout ce qui s'étoit paffé. La conclufion fut de paroître l'ignorer, de quitter peu-à-peu la fociété de madame de Buiffonval; de trouver un prétexte de renvoyer les feize mille francs, & de regagner le lendemain notre modefte appartement, où la deftinée nous condamnoit à vivre loin des hommes aimables, des fêtes & même des plaifirs. D'après ce plan vertueux nous nous endormîmes; du moins Adélaïde reçut les bienfaits du fommeil Quant à moi, j'étois livrée à d'autres foins. Je me devois à moi-même de rappeler l'image d'un époux fugitif, & d'éloigner celle d'un jeune homme fenfible & modefte. Ses regards étoient fans ceffe à

la pourſuite des miens, & ſi prompts à ſe baiſſer, lorſque je ſemblois défendre cette indiſcrétion qui révèle les ſecrets des amans aux ames indifférentes ! J'avois beſoin de ne pas prêter une intention à des mots entrecoupés & ſur-tout à des prévenances ſi délicates, qu'on ne pouvoit les prendre pour de ſimples égards. Je m'armois enfin contre la douce illuſion de fixer un cœur novice; bonheur bien plus pur que celui de recevoir les tranſports d'un cœur déſolé par une autre, & pour qui l'amour étoit un aliment néceſſaire autant qu'un ſentiment de choix.

Telles étoient les penſées qui combattoient mes devoirs & mon attachement, lorſque je crus appercevoir dans ma chambre je ne ſais quel mouvement. C'étoit deux murs, dont l'un montoit & l'autre deſcendoit. Le premier me ſépare d'Adélaïde, & l'autre me met dans la même

chambre où étoit S. Elme. Deux luſtres éclairèrent au même inſtant le nouvel appartement, & remplacèrent la mourante lueur de la lampe qui m'avoit laiſſé voir cette métamorphoſe. Moitié frayeur, moitié embarras, & peut-être plus encore que tout cela, un penchant que je ne voulois pas m'avouer, je feignis un ſommeil profond, bien ſûre que S. Elme ceſſeroit d'être dangereux du moment qu'il abuſeroit de ma poſition. Il levoit de temps en temps ſa tête, pour épier le moment où le jour des bougies hâteroit mon réveil. Une demi-heure s'écoula ſans qu'il fît le plus léger mouvement; & ce ne fut que lorſque je me retournai, qu'il m'appela d'une voix baſſe & tremblante. La première fois je n'oſai répondre; à la troiſième, je feignis de croire qu'Adélaïde m'interrogeoit. Me pardonnerez-vous, dit-il, un ſtratagème auſſi hardi? Avant

de me répondre, penſez que l'honneur le plus ſacré vous garantit ma ſageſſe; mais je vous aime avec une telle ivreſſe & j'ai tant de choſes à vous dire, qu'il me falloit toute une nuit pour m'éclaircir avec vous. — Je ne vous ferai ni plaintes, ni reproches. Peut-être me ſervez-vous mieux que vous ne penſez, car certainement l'homme qui m'humilie auſſi cruellement, ne fera jamais dangereux pour moi. — Quoi! me condamner ſans m'entendre! Ah! daignez du moins vous inſtruire de mes projets & de votre avenir. — Si vous avez imaginé que ma retraite eſt une amorce pour ſéduire les hommes blaſés ſur les conquêtes faciles, vous êtes dans une erreur qui m'eſt bien fatale. Je n'ai ni fineſſe, ni expérience, ni vues, ni deſirs étrangers. — Si je vous avois ſuppoſé des ſentimens ſi peu délicats, me ferois-je déguiſé; aurois-je été dans votre

ville m'informer du dęgrè de cha-
leur avec lequel on vous pourfuit?
Veillerois - je, comme je fais de-
puis deux mois, à votre liberté? —
Quoi! vous me connoîtriez? — Si je
vous connois, malheureufe amante
de Belval! victime plus malheureufe
encore! — N'achevez pas : d'un
feul mot vous venez de confommer
ma honte. Si vous favez quels liens
m'uniffent à Belval, comment êtes-
vous ici, & pourquoi m'y avez-vous
attirée? Ah! c'eft bien maintenant
que mon humiliation eft au com-
ble. — Eloignez ces funeftes idées,
& profitons du moment que mon
induftrie a ménagé pour vous éclai-
rer. Je ne vous dirai rien de Belval;
mais je vous mettrai dans le cas de
le connoître par des voies fûres &
fideles. — Si je dois apprendre fes
torts, je ne veux rien favoir. Si vous
me connoiffez, S. Elme, rendez à
l'obfcurité une femme fans grâces,

ſans avantage, & qui n'a pour elle qu'un peu de beauté. Rendez à cet appartement la décence qu'il exige, & remettons à demain une explication qui m'intéreſſe ſans doute, mais que je ne puis avoir dans la ſituation irrégulière où mon imprudence & votre indiſcrétion m'ont miſe. — Eh bien! pour vous raſſurer, c'eſt moi qui vais dépendre de votre volonté. Si mon langage venoit à vous rendre ce que mon cœur éprouve, & que tant d'amour vous offenſât, prenez ce cordon; en le tirant, vous éleverez une ſéparation entre nous, & ferez diſparoître celle qui vous dérobe Adélaïde.

Le deſir de ſavoir ce que Belval étoit devenu, celui de connoître cet intéreſſant jeune homme, les armes qu'il me donnoit contre lui-même, m'engagèrent à l'écouter. Son lit voyagea jusqu'au mien, il me remit le cordon & ſe retira dans ſon alcove, d'où

d'où il me fit le récit ſuivant: » Je ne ſuis point S. Elme; M.me de Buiſſonval n'eſt pas une de ces femmes dont le nom eſt une injure, mais une amie complaiſante, qui a autant d'horreur du vice que de foibleſſe pour l'amour. Vous n'êtes point heureuſe, vous le ſerez moins encore un jour. Je veux vous rendre indépendante, & ne demande pour prix de mes ſoins que le bonheur de vous ſavoir telle que vous devez être. Pour effectuer mes promeſſes, & vous raſſurer à jamais ſur mes intentions, je n'ai beſoin que d'une journée, après laquelle c'eſt vous qui décidérez ſi nous devons nous ſéparer, ou ſi je puis vous voir de loin en loin. Quant à M. de Belval, il eſt.... . . . .

A ce moment, nous entendîmes un grand cri. Saiſie de frayeur, je n'eus pas la force de tirer le cordon; cependant le bruit redoubloit:

S. Elme s'avance & remet mon appartement dans ſon premier état. Adélaïde, qui s'étoit réveillée, ne m'ayant plus vue dans une chambre dont la forme étoit changée, avoit jeté ce cri; elle n'eut guères moins d'effroi, lorſqu'elle apperçut l'opération magique qui me rendoit à ſon impatience. Mais j'étois trop émue pour lui faire un tableau exact de ce qui venoit de ſe paſſer. D'ailleurs, je n'avois point appris ce qui devoit le plus m'intéreſſer, & depuis que cette converſation étoit devenue ſans danger, j'aurois voulu qu'elle m'eût inſtruite de tant de choſes importantes à ma félicité future. Je dis à ma couſine que Belval étoit retrouvé, que S. Elme n'étoit pas ce que nous croyions, & qu'il falloit fuir une maiſon où l'on tendoit à l'innocence des piéges ſi adroits. Adélaïde, ſtupéfaite de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre, ſe recueillit un mo-

ment, & ayant réfléchi ſur Belval, elle conclut qu'il falloit donner à cette aventure le moins d'éclat poſſible, ne pas rompre en viſière M.me de Buiſſonval, & expier notre inexpérience, ſans nous expoſer aux propos qu'elle pouvoit faire naître. Ces ſages réflexions me calmèrent un peu; la nature, qui m'appeloit au ſommeil, reprit ſes droits, & le ſoleil avoit parcouru une partie de ſa carrière, lorſque madame de Buiſſonval entra dans mon appartement, pour nous annoncer que ces meſſieurs étoient de retour & nous attendoient ſous les boſquets, où l'on avoit fait préparer le déjeûner.

Sophie n'écrivit ſes mémoires que juſqu'ici. Elle remit la plume à un de ſes amis, donnant pour raiſon qu'elle ne pouvoit ſe décider à raconter elle-même ſes foibleſſes, & quelques traits de courage.

Sophie, en voyant cette femme, eut befoin de fe rappeler des confeils d'Adélaïde, & malgré cette réflexion, elle cacha fort mal ce qui fe paffoit dans fon ame douloureufement affectée. Elle ne tarda pas à defcendre dans les jardins. Un modefte embarras, qui n'étoit pas celui de l'innocence vaincue, relevoit les charmes qu'elle tenoit de la nature. On décide l'emploi de la journée. M.me de Buiffonval propofe d'aller à S.Cloud, où l'on donnoit une mauvaife pièce & d'excellente mufique, & puis de revenir fouper à Neuilly. Sophie infifte pour fouper à Paris, mais elle accepta d'aller voir Théodore. Elle vouloit apprendre où étoit M. de Belval, & ôter tout efpoir à S. Elme. Il évitoit fes regards comme un homme coupable, & Sophie s'armoit contre cette timidité, fi dangereufe pour les femmes, & dont les hommes ne connoiffent pas la puiffance. Une con-

trainte inévitable se faisoit sentir dans tous les propos, & l'on ne s'en affranchit qu'en se promenant dans les bosquets. S. Elme s'étant insensiblement trouvé seul avec Sophie, lui dit : Me pardonnerez-vous l'embarras dans lequel je vous ai jetée, & d'avoir eu recours à des moyens aussi extraordinaires ? — Vous avez fait comme tous les hommes qui comptent pour rien notre honneur & notre tranquillité. Vous m'avez donné une de ces leçons qui influent sur la vie entière. — Je me flattois que l'amour protégeroit mon entreprise, & que le premier sommeil nous rassureroit contre les inconvéniens d'un voisinage inévitable. — A qui parlez-vous d'amour ? A une femme qui n'est pas libre, & qui n'a connu encore l'homme à qui elle a tout sacrifié, que pour le pleurer ! — On prend quelquefois pour une passion invincible une première surprise

faite à l'imagination. — Lorſque nous avons été interrompus cette nuit, vous alliez me dire où étoit Belval ? — A Paris. — Sans doute vous le connoiſſez ? — Très - peu. — J'oſe me flatter que je n'ai pas beſoin d'être raſſurée ſur votre diſcrétion. — J'y ſuis plus intéreſſé que vous-même. — Apprenez-moi où il loge. — C'eſt ce que je ne puis, ni ne dois faire. — Eſt - il en liberté ? A - t - il fait des recherches dans ma province ? — Il vous ſait à Paris, & n'ignore pas non plus où vous demeurez. — Vous m'en impoſez, S. Elme, & dès ce moment je reprends la tendre reconnoiſſance dont je ne cherchois pas à me défendre. Vous croyez vous élever ſur les débris de l'idole que vous voulez abattre. Cette façon de plaire eſt indigne d'un cœur délicat. — Le temps nous mettra tous les deux à notre place, belle Sophie, & vous

apprendrez à qui votre cœur appartient, ou à Belval ou à moi.

Sophie, hors d'elle-même, demande pour toute grâce à S. Elme de la faire conduire à Paris, où elle veut aller éclaircir fon fort, & apprendre s'il faut regretter un infidèle, ou fe venger d'un parjure. Il fait tout ce qu'elle defire. On renonce à S. Cloud, & Sophie monte en voiture avec madame de Buiffonval & Adélaide. Celle-ci ne peut fe contenir & débute par des reproches mêlés de farcafmes. Sophie, ayant fon éventail fur les yeux, laiffoit couler des larmes, & M.me de Buiffonval, tâchant de conferver le fang-froid, laiffa la févère Adélaïde exhâler fon humeur. Alors elle entreprit fa juftification en ces mots:

„ Dans les chofes où le mauvais fuccès nous condamne, du moins l'intention nous abfout. L'intérêt que vous m'avez infpiré, m'a conduite à

m'inftruire de votre fituation. J'ai découvert des malheurs qui ont donné à mon amitié une activité, fans laquelle elle eft ftérile. Veuillez feulement m'écouter jufqu'au bout. Les jolies femmes ne manquent pas à Paris; mais il eft rare de trouver la beauté réunie à l'élégance des formes. Vous avez dans ce genre quelque chofe de diftingué qui frappe les femmes & intéreffe les hommes. Le duc de Spréville (car il faut maintenant vous l'avouer, c'eft lui qui fe déguife fous le nom de S. Elme) ne reffemble pas aux jeunes gens de la cour. Modefte, quoique doué de beaucoup d'efprit; appliqué, quoique riche de cinq cent mille livres de rente, un goût vif pour l'hiftoire naturelle l'amenoit fouvent au jardin du roi. Il vous y apperçut, la curiofité le conduifit fur vos pas : il apprit par vous-même votre demeure; par vos hôtes, la févérité de vos mœurs;

& par vos économies, l'état de vos moyens. Il vous revit plufieurs fois; & ce qui n'étoit qu'une fantaifie commençoit à devenir un fentiment, lorfqu'il vint me confier la découverte qu'il avoit faite. Avant de lui répondre, je commençai par vérifier ce qu'il m'avoit appris de M. de Belval. Il n'eft que trop vrai que ce jeune homme, toujours emporté par les paffions les plus fougueufes, obéit fans ceffe à l'impreffion du moment. Dans le défefpoir que lui caufa le mariage de M.lle de..... il fit cette foule de fottifes qui forcèrent fon père à le renfermer dans la ville de Saumur; vous devintes l'objet de fa paffion. Mariage précipité. Il vous perd de vue, revient à Paris, livre fon cœur à une fille de l'opéra, chez laquelle il demeure, caché à tous les yeux. Voulant favoir s'il vous deftine un fort digne de vous, je lui fais parvenir que vous êtes à Paris &

logée dans la rue S.-Jacques. L'impoſſibilité de venir à votre ſecours, la honte d'en convenir, l'empire qu'a ſur lui l'adroite A...., l'engageoient à ignorer votre ſéjour, & à étouffer un penchant que vos charmes auroient ſans doute réveillé. Dans cette poſition funeſte, je crus que l'amour du duc de Spréville étoit un préſent du ciel, & que vous demeureriez toujours maîtreſſe de lui en impoſer.

„ J'écoutai en ſouriant le récit de ſes amours, & lui promis de chercher à la promenade l'occaſion d'en connoître l'objet. Vous ſavez comment cela a réuſſi. Votre candeur me ſéduiſit. Je vous jugeai dans le beſoin, & crus qu'il convenoit à M. de Spréville de ſe mettre à l'abri de la corruption de la cour, de l'inconduite de la ville, des folies du théatre, en portant ſes vœux à une femme, étrangère encore aux vices qui, dans ce pays-ci, déshonorent

la beauté ; & je crus qu'il vous convenoit auſſi d'oublier vos malheurs avec un homme généreux, aimant la vertu par attrait, la modeſtie par goût. Cependant, comme l'inconduite dans le beſoin ſe pare trop ſouvent des dehors qui intéreſſent, nous voulions ſavoir qui vous étiez : votre hôte indiqua le voiturier qui vous avoit conduit ; d'autres indices mirent ſur la route de Saumur. Le duc y va, s'informe, connoît votre famille, apprend vos malheurs, votre imprudence, redouble d'amour, ſe juſtifie ſes impreſſions, forme un plan, arrive chez moi, veut abſolument paſſer pour mon fils, invente le prétexte de la loterie pour vous faire accepter une ſomme néceſſaire aux premiers beſoins. Vous ſavez le reſte. „

Sophie, profondément ſurpriſe de ce qu'elle venoit d'entendre, n'eſtimoit pas aſſez madame de Buiſſon.

val pour l'en croire aveuglément, & cependant ne rejetoit pas ſon récit comme une calomnie inventée à plaiſir. Elle ne concevoit pas comment Belval avoit recouvré ſi promptement ſa liberté ; car enfin cinq mois ſeulement s'étoient écoulés depuis leur ſéparation : mais elle ne pouvoit ſe cacher à elle-même qu'il étoit à Paris & qu'il y étoit chez une *fille ;* du moins ne croyoit-elle pas madame de Buiſſonval aſſez imprudente pour ſuppoſer un fait qu'on pouvoit vérifier dans deux heures. D'ailleurs le reſte des détails étoit trop circonſtancié & trop conforme à ce qui s'étoit paſſé pendant deux mois, pour laiſſer après eux ces doutes qui naiſſent de la complication des événemens. Adélaïde, étonnée d'apprendre que S. Elme fût un duc, obſerva que ſes qualités ne pouvoient jamais compenſer les ſacrifices qu'elles exiguſeroient, & qu'elle préfèreroit le

ſervage à cet état brillant; non par vertu, non par enthouſiaſme pour les Lucreces, mais par goût, par calcul, par égoïſme. Car enfin, diſoit-elle, au ſein même de la pauvreté il reſte un cœur, & c'eſt quelquefois un préſent qui vous met au niveau de tout le monde; mais celle qui a vendu ſes charmes ne poſſède plus rien, elle a donné à tout le monde le droit affreux de la marchander. Qui que ce ſoit peut venir l'humilier l'argent à la main. Elle ſe ſouſtraira au traité, mais non à la honte des propoſitions. „Vous devez penſer ainſi, dit madame de Buiſſonval; mais quelques années de ſéjour à Paris vous réduiront à de juſtes proportions cette vertu coloſſale. Mettez-vous dans la tête, que les hommes de toutes les claſſes n'ont plus qu'une meſure, qui eſt l'argent. Il n'y a plus que deux états dans le monde, le riche & le pauvre. La

nobleſſe, on l'achète, & quand on a de l'eſprit, on s'en paſſe ; la probité, on s'en vante, & c'eſt comme ſi on la poſſédoit; les talens, on s'en moque, pour s'éviter la peine de les acquérir. Mais l'argent eſt le point ſur lequel tout roule. Il équivaut à l'honneur, il ſupplée à l'eſprit, il remplace les qualités du cœur, il fait pardonner les écarts; c'eſt un cinquième élément, vous ne pouvez pas plus vous en paſſer que d'air pour reſpirer. On compoſe ſur les mœurs, ſur la vérité; mais la pauvreté dégrade tout ce qui l'approche. Voilà le catéchiſme des plus honnêtes gens. Partant de ce principe ſacré, examinons de ſang froid, ſi c'eſt donc un crime d'aimer un jeune homme dont on eſt adorée; de devoir à l'amour ce que le courtiſan doit à l'art de ramper, le financier aux épreuves les plus viles, le marchand à l'aſtuce & à l'avidité, le ſpéculateur

aux combinaiſons les plus téméraires ? „

Cette converſation fut interrompue, parce qu'elles arrivèrent à leur maiſon. Mais ce n'étoit plus celle qu'elles avoient déjà habitées. L'ameublement n'étoit plus le même. Les glaces, les bronzes, les criſtaux avoient remplacé de modeſtes effets: deux demoiſelles vinrent lui demander ſes ordres ; c'étoient les femmes deſtinées à la ſervir. On ne ſavoit à quelle pièce donner la préférence, ou d'une chambre à coucher qui reſſembloit au temple de l'amour, ou d'un ſallon d'harmonie dans le goût aſiatique, ou d'un cabinet de peinture décoré des tableaux les plus voluptueux, ou d'un boudoir que les grâces ſembloient avoir paré pour une de leurs compagnes, ou d'une retraite conſacrée à l'amitié, dont le plus bel ornement étoit des livres & quelques deſſins. ...

Sophie parcouroit ces lieux enchantés avec attendrissement, &, surprise de n'y pas voir celui qui les avoit préparés, elle demanda à madame de Buiffonval si elle étoit dans le secret de cette absence. Le duc parut, & remercia mille fois Sophie de cette précieuse inquiétude.

Deux minutes après on l'avertit qu'elle étoit servie. La salle à manger répondoit au reste de l'appartement. Point de valets importuns. Madame de Buiffonval dit qu'elle avoit tout révélé. La conversation roula sur le goût qui avoit présidé à cet arrangement. Et l'appartement de mademoiselle Adélaïde, comment l'avez-vous trouvé, demande le duc? Personne ne l'avoit vu. Sophie se lève, on y court. Il n'y avoit ni marbre, ni dorure, ni richesse & peut-être plaisoit-il autant : tout y respiroit cette simplicité précieuse, dont le plus bel éloge est de ne jamais

mais fatiguer ni user les goûts. Sophie fut peut-être plus de gré à son ami de s'être occupé de la compagne de ses anciens malheurs, que de tout ce qu'il avoit fait pour elle-même.

Puisque vous évitez, dit-il, les promenades, les spectacles, les lieux où la foule se rassemble, c'est un devoir d'embellir votre retraite.

Sophie ne voulut pas dans le même instant lui dire que tant de soins étoient perdus, mais elle ne se promettoit pas moins de ne jamais habiter un lieu si disproportionné avec l'état qu'elle avoit pris. Il se retira, dans l'ivresse du bonheur de ce que Sophie n'avoit rien remarqué des inconvéniens de ce nouveau domicile, & ramena madame de Buissonval.

Sophie pria les femmes destinées à son service de se coucher, & demeura encore quelques instans avec

Adélaïde, qui avoit moins d'humeur depuis qu'elle entroit pour quelque chofe dans les difpofitions généreufes du duc de Spréville. Elle lui raconta en détail la fcène rare & intéreffante de la dernière nuit. Adélaïde courut voir fi les murs étoient encore de ceux qui difparoiffent à volonté. Ne craignez rien, dit Sophie, quant ils feroient comme des couliffes d'opéra, Spréville craindroit d'avoir l'air de demander le prix de fes bienfaits, & ce n'eft pas ainfi qu'il aime. En caufant, elles fe mirent à examiner & à ouvrir les commodes, chiffonières, néceffaires, fecrétaires; tout étoit garni de hardes, d'étoffes, de bijoux. Il y avoit des braffelets & un collier de diamans, de l'or dans les fecrets du néceffaire, un acte dans le fecrétaire. C'étoit un contrat de douze mille livres de rentes viagères fur leurs deux têtes.

Tant de magnificence, des attentions si multipliées, si généreuses, les conduisoient de surprise en surprise. Un simple caprice ne détermine pas à des soins aussi délicats & à des présens aussi considérables. Si je n'avois jamais connu Belval, dit Sophie, je ne sais ce que je ferois; mais je ne trahirai pas mes sermens, & si j'ai pu m'immoler moi-même pour lui rendre la liberté, je lui ferai sans peine de moindres sacrifices pour conserver son honneur. Eh bien! ma chère Adélaïde, je l'accomplis sans hésiter ce sacrifice, & dans le fond de mon ame je suis convaincue que Belval n'est qu'un ingrat, & peut-être pis. La seule chose qui combatte ce pressentiment, c'est que sensible, malgré moi, aux procédés du duc de Spréville, je ne cherche peut-être qu'une excuse à un sentiment que je ne dois pas m'avouer.

Elles terminèrent cet entretien par

la ferme résolution de ne pas demeurer dans cette fastueuse maison, & de prendre toutes les mesures possibles pour s'assurer de la perfidie ou de l'innocence de Belval. Si Sophie eût osé descendre au fond de son ame, elle se seroit peut-être consolée de le trouver coupable. Car sa vertu résistoit bien mieux que son cœur aux procédés du duc de Spréville. Elle passa la nuit dans une continuelle agitation, & fit vingt projets différens. Dès que le jour paroît, elle va réveiller Adélaïde & la prévenir qu'elle quitte ces superbes appartemens, pour rentrer dans l'auberge de la rue Saint-Jacques. Sa cousine la suivit sans mot dire. Dans la même matinée, celle-ci va chez madame de Buissonval, & sans l'instruire du parti violent qu'elles ont arrêté, elle la prie de venir avec elle chez mademoiselle A.... où Belval étoit censé loger. Madame de Buissonval ac-

cepte. Elles ſe mettent en courſe, & apprennent qu'il eſt parti pour la province, & que depuis la mort de ſon père, ſurvenue trois ſemaines auparavant, il n'habitoit plus Paris.

Cet éclairciſſement légitimoit un chagrin ſans diſſiper toutes les inquiétudes. Mais lorſqu'en retournant, madame de Buiſſonval apprit la retraite de Sophie, elle entra dans une fureur qui s'exhala par une ſcène violente avec Adélaïde. Elle leur reprocha de l'ingratitude. Adélaïde ripoſta par une morale aigre, & elles ſe ſéparèrent en ſe promettant mutuellement la rupture la plus complète.

Sophie, ne pouvant plus douter de l'infidélité de Belval, en conclut combien il étoit dangereux de croire aux hommes, & raffermit ſes principes contre toute eſpèce de ſéduction. Elle eut beſoin de ſon courage. Le duc de Spréville étoit allé à midi

pour assister à son réveil. Ayant appris sa fuite, il avoit été chez madame de Buissonval, dont il sut la nouvelle demeure. Il y vint à trois heures, avec un visage tout-à-la-fois humilié & désolé. Nulle plainte, nul reproche. Il hasarda seulement quelques réflexions sur les malheurs de déplaire, sur les cruels effets de l'antipathie, qui empoisonnoit jusqu'aux services de ceux qu'on détestoit. Sophie, qui retenoit à peine ses larmes & ne pouvoit plus composer son visage, dit, que loin de connoître l'aversion qu'il supposoit, elle étoit toute entière à la plus vive reconnoissance; mais qu'elle ne pouvoit se familiariser avec un sentiment qui commençoit par avilir celle qui en étoit l'objet. — Je ne vous donne rien, belle Sophie; je partage avec vous ce que le sort m'a donné. Ce n'est pas se priver, c'est jouir doublement. A quoi sert la fortune, si ce

n'eſt pour embellir l'exiſtence de ce qu'on aime. — Monſieur le duc, j'ai auſſi quelque délicateſſe. Dans quelle claſſe me placeroit une maiſon telle que celle que vous avez ornée ? A quel titre pourrois-je jouir de l'aiſance dans laquelle vous voulez me tranſporter ? Je pourrois peut-être m'élever au-deſſus de certains préjugés, & m'arranger un jour avec la nature pour échapper aux remords; mais il eſt des parallèles impoſſibles à ſoutenir. — Votre poſition vous abſout. Laiſſez à l'amour & à l'amitié le ſoin de réparer les torts de cette puiſſance aveugle, qui diſtribue ſes dons avec une ſi coupable inégalité. — Pourquoi la rendrois-je maîtreſſe de ma deſtinée ? Pour faire mon bonheur ? Eh bien ! elle ne le feroit jamais. Pareils bienfaits m'attriſteroient, parce que je me dirois ſans ceſſe, il faut être ingrate ou ceſſer d'être vertueuſe. — Ainſi l'amour le

plus tendre, le plus désintéreſſé ne peut rien compenſer à vos yeux. — D'abord je ne ſuis pas libre : mais ſi les événemens me rendoient la liberté, pour la reperdre encore, je voudrois conſerver ce que vous appelez de l'orgueil, & qui n'eſt qu'une eſtimable fierté. — Oui, c'eſt cet orgueil qui eſt la paſſion de votre ſexe. — Je voudrois que l'homme que j'aimerois comptât pour quelque choſe le plaiſir pur d'être aimé pour lui-même. — Il y auroit trop d'égoïſme dans cette façon de ſentir. — Je voudrois qu'il eût mon cœur, qu'il aimât comme j'aimerois ; alors il ne redouteroit pas le modeſte aſile de la médiocrité... Mais le ciel ne m'a pas deſtinée à de ſi douces penſées, & ſi, malgré moi, elles agitoient mon eſprit, je devrois les éloigner. — Eh bien ! il faut ſe ſoumettre à vos volontés : oublions le ſéjour que j'avois eu tant de plaiſir à parer pour

vous : mais du moins acceptez-en un plus ſimple ; ſouffrez que j'écarte à jamais certaines craintes, des ſoins pénibles.... Vous avez déjà tant de ſujets de peines, du moins délivrez-vous des ſoucis domeſtiques. — Si les privations coûtent moins à mon cœur que certaines jouiſſances ne l'affligeroient, que dois-je faire ? — Me ſoupçonneriez-vous capable de mettre la plus légère condition aux médiocres ſervices que vous rejetez avec tant de cruauté ? Si vous ſaviez, belle Sophie, le mal que me font vos refus, je vous jure que vous les adouciriez. — Penſez-vous qu'ils ne me coûtent rien ? Oui, je ne rougis pas de vous l'avouer, parce que cet aveu ſera ſans ſuite, mon cœur eſt d'intelligence avec vous. Un penchant violent m'entraîne, mais je le combats ; & comme la vertu a ſes bornes, je m'éloigne de la néceſſité de vous voir. L'amour eſt dans vos

yeux, la vérité eſt ſur vos lèvres, votre cœur eſt noble, votre ame eſt franche, une rare délicateſſe ennoblit vos projets : qui peut ſe flatter de réſiſter à tant de moyens de ſéduction ? Je ſaiſirai un moment de courage pour fuir, mais je ne trouverois pas des forces inépuiſables pour combattre ſans ceſſe. — Quoi, Sophie ! vous voulez me fuir ? Ai-je outragé vos principes ? Ai-je alarmé votre vertu ? Même pendant cette nuit imprudente, avez-vous eu des reproches à me faire ? — Et c'eſt préciſément pour cela qu'il faut s'éloigner. Ce n'eſt pas l'audace qui eſt dangereuſe ; quand même elle ſéduiroit les ſens pour un moment, la réflexion vient promptement montrer tout ce qu'elle a d'odieux. — N'eſpérez pas vous dérober à mes ſoins ; mon amour vous pourſuivra partout : mais ſans vous condamner à une ſemblable retraite, vivez heu-

reuſe dans votre ſolitude. C'eſt moi qui fuirai. Je vais parcourir les pays étrangers. Mon abſence vous raſſurera également, & contre mes ardeurs importunes & contre les propos calomnieux. Je ne vous demande pour toute grâce que d'accepter pour retraite la maiſon de Neuilly; du moins emporterai-je la douce certitude que vous êtes dans un lieu ſolitaire à l'abri des beſoins. — Vous avez une ſi dangereuſe adreſſe pour me tranquilliſer, que chaque mot ajoute à la néceſſité de nous ſéparer. Je ſens que ce voyage eſt un bonheur dans la circonſtance, & malgré moi, il m'afflige. Je ne puis pas accepter votre maiſon de Neuilly; mais ſi les événemens me menacent jamais des dernières rigueurs, je vous promets de ne m'adreſſer qu'à votre ſéduiſante amitié. — Sophie, puiſque le ciel met dans votre ame de ſi heureuſes diſpoſitions en ma faveur,

pourquoi nous tourmenter, nous féparer, nous oppofer aux vues de la nature fur nos cœurs? — C'eft que le paffé & les conventions fociales élèvent entre nous des barrières infurmontables. C'eft que je ne puis plus difpofer de moi fans faire un parjure; c'eft que les fautes d'autrui, qui font peut-être une excufe, ne nous difpenfent de cette févérité de principes qu'on abjure, qu'aux dépens du bonheur réel. — Mais enfin fi fes fuites font une foibleffe, le fentiment eft une vertu. Il fera pur comme votre ame. Mettez mes fermens à l'épreuve. — Vous devez donc être heureux, car je cache bien mal ce fentiment, auquel vous daignez attacher du bonheur.

Cette converfation, quoique longue, ne fe termina pas là. Il eft impoffible de fuivre les amans dans leurs difcuffions. Ces difcours qu'ils répètent fans ceffe & qu'ils n'épui-

ſent jamais; ces querelles qui naiſſent d'une contrariété paſſagère & meurent au ſein du plaiſir; ces promenades champêtres, ſi monotones pour les ames indifférentes, & où les ames amoureuſes retrouvent avec tant d'intérêt un chiffre, des oiſeaux, un gazon, des ruiſſeaux qui mêlent & confondent leurs eaux, ne peuvent plus reparoître dans nos livres: non que ces douces images aient vieilli, la nature ne s'uſe jamais; mais la poëſie les a prodiguées pour la galanterie, & elles ne devoient ſervir qu'à exprimer le ſentiment.

Le duc de Spréville, qui n'avoit pas encore rencontré tant d'élévation & tant de délicateſſe, s'abandonnoit aux tranſports d'une paſſion véritable. Il ſavoit en général que monſieur de Belval avoit perdu beaucoup de droits à l'eſtime publique; mais il ne croyoit pas devoir ſe permettre la plus légère délation auprès

de Sophie. Il fut cependant curieux de savoir qui avoit pu l'autoriser à un procédé aussi lâche en apparence ; & s'il n'avoit gardé aucune mesure, il se proposoit de faire parvenir à Sophie ce qui devoit lui rendre la tranquillité. Il avoit eu occasion de souper une ou deux fois avec mademoiselle A.... Il fut la voir, & jeta la conversation sur la perte qu'elle venoit de faire. — Quelle perte, dit-elle ? — Monsieur de Belval. — Je ne sache pas qu'il soit perdu. Ce n'est pas au moment qu'il hérite, qu'on se défait d'un amant. — On m'avoit dit qu'il s'étoit marié. — Plaisant mariage ! une femme qu'il n'a jamais vue. — Ce n'est pas moins sa femme. — Oui, mais bientôt elle ne la sera plus : une créature qui l'a trompé, qui vivoit avec le gouverneur du château où il étoit renfermé ! — Qui peut avoir conté de telles anecdotes ? — Qui ? Le gou-

verneur lui-même. J'ai lu les lettres. — Vous l'assurez; il faut bien vous en croire. — Vous dites cet *il faut m'en croire*, comme si vous en doutiez. Eh bien! je vais vous prouver qu'il faut m'en croire.

Au même instant elle saisit un porte-feuille, en fait sauter la serrure, cherche les lettres, & en donne une à lire au duc. Le vieux gouverneur, ayant appris l'évasion de Sophie & celle de Belval, mandoit à son père, qu'il connoissoit beaucoup, les détails suivans. „Il faut que vo-
„ tre fils soit tout-à-fait ensorcelé.
„ Ne consentez jamais à un pareil
„ mariage. Il n'y a pas plus de
„ mœurs que de fortune; & s'il
„ faut tout vous confier, c'est que,
„ malgré ma goutte & mes soixante
„ ans, j'ai, comme un autre, par-
„ tagé les faveurs de cette beauté
„ complaisante. Au reste, elle est
„ jolie; c'est tout ce qu'on en peut

„ dire. „ Mademoiselle A..., triomphant, raconta que monsieur de Belval vit cette lettre quinze jours après son mariage, & que l'ayant combinée avec un prétendu accident qui avoit fait demeurer sa prétendue femme six semaines dans un village, il en avoit conclu qu'elle n'avoit pas besoin de lui pour être mère, & regardé ce mariage comme non avenu. Au reste, ajoute mademoiselle A..., s'il est difficile de m'en croire, vous pouvez faire chercher cette beauté dans Paris, car elle y vit dans quelque faubourg, & Belval m'a même assuré l'avoir vue une fois dans un carosse de place.

Le duc de Spréville, à la torture pendant tout ce récit, changea de propos, & quelques minutes après quitta mademoiselle A... pour venir s'abymer dans ses réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre. Au premier moment, Sophie ne lui parut plus qu'une

qu'une créature adroite, qui jouoit tout-à-la-fois la vertu, l'amour & son amant; mais la réflexion & l'amour la vengèrent bientôt de cette injustice passagère. Il se dit, sur-tout à lui-même, qu'une femme sans principe n'auroit jamais risqué la fortune considérable qu'il lui avoit offerte la veille. Cependant la lettre de ce militaire le ramenoit, malgré lui, à des soupçons qu'il ne vouloit pas croire & qu'il ne pouvoit tout-à-fait rebuter.

Il étoit impossible de les éclaircir avec Sophie; & après avoir médité sur la façon de se détacher d'une ingrate, il ne trouva d'autre expédient que de raconter à Adélaïde une partie de ce qu'il venoit d'apprendre.

Elle se troubla, rougit, nia foiblement les principaux faits, & finit par ces mots: Belval est excusable; vous êtes fondé dans vos soupçons; je n'ai pas le droit de vous persua-

der : mais je n'en dois pas moins à la vérité, d'attester devant le ciel, vengeur de l'imposture, que la vertu de Sophie surpasse encore ses malheurs, & que cette fille courageuse & sensible, victime de l'amour, en sent tous les feux, sans jamais en connoître les foiblesses. C'est déjà quelque chose de refuser des bienfaits qui donnent l'indépendance & vengent de la légèreté perfide d'un époux, qui ne sait pas se défier des apparences ; mais c'est le comble de l'héroïsme, de refuser les bienfaits de l'homme qu'on adore. L'avenir vous prouvera, monsieur le duc, s'il existe entre nous une coupable intelligence pour cacher des fautes réelles & supposer des vertus imaginaires.

Ce discours ne fit qu'augmenter chez monsieur de Spréville l'étonnement dans lequel l'avoit jeté le récit de mademoiselle A.... Il se jura à lui-même d'être le réparateur des

maux qu'avoit faits la calomnie, ou des torts de l'âge & de l'inexpérience; car dans tout ce qu'on ne lui révéloit pas, il croyoit voir qu'il y auroit pourtant quelque chose à pardonner. C'est de la bouche de Sophie même qu'il voulut apprendre son secret; il résolut d'aller le lendemain lui ouvrir son ame & lui demander à lire dans la sienne.

Adélaïde l'avoit prévenu, & déjà Sophie, instruite des procédés de Belval, avoit rassemblé toutes les forces de son ame pour conserver l'estime de Spréville. Elle ne vouloit pas demeurer à Paris, parce que l'amour auroit triomphé de toutes ses résolutions; elle ne vouloit rien accepter du duc, dans la crainte de ternir la délicatesse & l'élévation du sentiment qui le maîtrisoit, & sur-tout d'altérer l'opinion qu'il avoit conçue d'elle. Le sein de sa famille lui étoit fermé; sa patrie devoit lui devenir étrangère;

les autres provinces lui étoient inconnues. Sa paſſion l'accabloit de tout ſon empire, & elle ſentoit bien que les événemens & ſon cœur la livreroient bientôt à l'homme le plus fait pour être aimé. Alors elle réſolut de ſauver ſa vertu & de l'emporter dans une retraite auſtère, dût la miſère être le prix de ſon ſacrifice; mais elle ne fit pas cette inſulte gratuite à la Providence, & ſon œil protecteur la raſſura contre ces craintes injuſtes.

Après avoir bien calculé les dangers & l'utilité de la démarche qu'elle projetoit, elle réſolut de partir ſecrétement pour la Bourgogne, où elle avoit un oncle un peu ſingulier, mais humain, indulgent, & qui peut-être n'avoit pas entendu parler de ſon aventure. Il étoit pauvre, & l'on ne s'occupe guères que des parens dont on doit hériter. Elle ſe flattoit que ſes ſoins conviendroient à ſon grand âge, & que, née careſſante, elle

triompheroit de ſon humeur. Il avoit fixé ſa demeure dans une petite ville ſituée ſur la Saone, appelée Tournus. Un ſeul obſtacle s'oppoſoit à ce plan, c'étoit Adélaïde. Outre que deux perſonnes ne laiſſent pas que de fatiguer un petit ménage, Adélaïde avoit une fermeté de caractère & une roideur d'eſprit, qui rebutent quelquefois même l'amitié. Peut-être auſſi convenoit-il à Sophie d'avoir quelqu'un à Paris qui examinât juſqu'où monſieur de Belval porteroit l'outrage. Qui ſait enfin ſi, même en faiſant le ſacrifice de ſon amant, elle ne vouloit pas conſerver du moins l'innocente douceur d'en entendre parler quelquefois, & ne pas perdre entièrement de vue un être ſi cher à ſon cœur ?

Quels que fuſſent ſes motifs, elle fit part de ſon plan à Adélaïde, qui ne le combattit que foiblement, ſe rabattant ſur la facilité de ſe réunir,

ſi les circonſtances le commandoient. D'accord ſur tous les articles, Sophie profite de la première diligence & va juſqu'à Châlons, d'où elle vouloit s'informer du genre de vie que menoit ſon oncle, & dreſſer en conſéquence la lettre qui devoit le prévenir de ſon arrivée. Ses recherches furent vaines. Pluſieurs perſonnes, qui connoiſſoient Tournus, l'aſſurèrent même que le nom qu'elle donnoit y étoit entièrement inconnu. Croyant que la mort en avoit diſpoſé, elle va dans cette ville, y continue ſes perquiſitions, & parvient enfin à découvrir que monſieur de Langes (c'étoit le frère de ſa mère) s'étoit depuis long-temps retiré à la campagne, & y vivoit avec les payſans, ſans jamais laiſſer approcher de ſa maiſon qui que ce pût être. Il avoit même changé de nom, & n'étoit connu que ſous celui de Ctéſiphon. On ajouta à ces détails tous les ridicules qu'on pro-

digue à ceux qui se passent de la société des hommes, & qui affichent une existence philosophique.

Cette découverte redoubla l'empressement de Sophie, qui entrevit dans cette solitude l'obscurité qu'elle cherchoit, mais ne la laissa pas sans inquiétude sur le succès. Elle débuta par cette lettre :

„ Je suis votre nièce. Cette raison
„ est foible, puisque je ne m'en sou-
„ viens qu'au moment où j'ai besoin
„ de vous : mais je suis malheureuse ;
„ à ce titre vous m'ouvrirez votre
„ asile. Ne craignez aucune gêne, au-
„ cune indiscrétion. L'adversité m'a
„ mise au point où il faut être pour
„ craindre les hommes & n'aimer
„ que la profondeur des forêts. Pro-
„ noncez sur mon sort.

„ SOPHIE B.... „

Elle reçut pour réponse :

„ Vous trouverez chez moi l'hos-
„ pitalité : mais au bout de huit

„ jours je vous rendrai un plus „ grand ſervice; c'eſt de vous mettre à même de quitter un triſte „ ſéjour & de rejoindre votre famille. CTÉSIPHON. „

Sophie partit une heure après avoir reçu ce billet; elle mit un habit de payſanne, & trouva ſon oncle occupé à tailler des arbres. Sans interrompre ſon occupation, il lui dit: ma nièce, vous êtes bien jolie, je ne ſuis pas ſurpris que vous ayez fait des folies: car il n'y a qu'elles qui puiſſent rendre malheureuſe à votre âge. — Je ne vous cacherai pas celles que j'ai faites; & ſi elles ſont blâmées du vulgaire, au moins ſuis-je ſûre qu'elles trouveront grâce aux yeux d'un homme comme vous. — Savez-vous que je ne ſuis qu'un payſan ? — Vous devez voir à mon coſtume que j'ai déjà adopté cet état. — Ceci m'a bien l'air d'un dépit amoureux. — Il ne faut perdre le temps en con-

jectures qu'avec celles qui veulent avoir des secrets. — Nous saurons donc les vôtres.

Quand son arbre fut taillé, il embrassa Sophie & lui dit : je vais vous montrer votre chambre, vous donner une personne pour vous servir, & vous souhaiter le bon soir. Sophie répondit qu'elle n'acceptoit cette personne que pour quelques jours, parce qu'elle se servoit elle-même.

Il s'éloigna en répétant tout bas entre ses dents, c'est une fille bien rusée, ou une fille bien aimable. On verra dans la suite la raison d'un accueil aussi glacial.

Transportée dans une solitude aussi profonde, seule avec un homme aussi sauvage, Sophie s'effraya de sa propre résolution & se défia de son courage. Mais bientôt elle demanda au ciel de nouvelles forces & sentit renaître ses premières résolutions.

La personne qu'on lui avoit donnée pour la servir étoit une paysanne assez intelligente, qui lui proposa d'abord de lui faire voir la maison & ses dépendances. Déjà Sophie parcouroit avec intérêt les différentes retraites de ces animaux domestiques, que l'homme élève pour les immoler à des besoins imaginaires. On dit que la chasse est un plaisir barbare, & bien des gens ont en horreur les piéges tendus aux paisibles habitans des bois, ou les assassinats des oiseaux qui habitent les champs : mais n'y a-t-il pas un degré de cruauté de plus encore à élever familièrement sous ses yeux des animaux, à les nourrir de sa main, à les mettre à l'abri de l'inclémence des saisons, & puis à les égorger dans le moment où peut-être ils rendoient grace à leur hôte de ses bienfaits? Sophie parcourut aussi les potagers qui rassemblent des richesses si variées. Peut-

être n'admire-t-on pas assez ce prodige qui se répète à chaque instant sur la terre, qui donne sur le même espace des sucs si différens, & distribue l'acide, les parfums, la douceur, la force; mélange les couleurs, & satisfait tout-à-la-fois nos goûts, nos caprices & nos besoins.

Ce séjour annonçoit par-tout le bonheur, l'aisance, l'amour de l'ordre. Ni dans les vêtemens, ni dans les maisons on ne retrouvoit les traces de la pauvreté, qui affligent souvent les regards, jusques dans les vastes habitations des grands ou des riches. Dans ce siècle il n'y a plus d'intervalle qui les sépare.

Tout ce que Sophie venoit de voir jeta son ame dans les douces pensées que donne aux ames sensibles l'innocence des champs. Elle ne redouta plus l'avenir, & s'étant retirée de bonne heure, elle s'endormit au milieu des images les plus consolantes.

Le lendemain le soleil précéda son lever de bien peu d'instans. Ctésiphon lui fit proposer de venir déjeûner avec lui dans un cabinet de verdure, que lui-même avoit façonné. Déjà il avoit perdu de sa sévérité : elle s'adoucit tout-à-fait après que Sophie lui eut rendu compte de ses sensations en parcourant ses vergers, ses bosquets. Puisque vous paroissez vous plaire dans ce lieu champêtre, lui dit-il, je vais vous mettre au fait de ma manière d'y exister ; mais comme il m'est impossible de parler long-temps de moi-même, je me suis amusé à écrire mon histoire. Il tira un cahier de sa poche, qu'il lui remit. Lorsque vous l'aurez lu, ajouta-t-il, nous discuterons mes principes. Vous trouverez ma tête & mon style un peu exaltés. J'étois plus jeune quand j'écrivis ce fragment, & surtout dans l'ivresse de la jouissance. Il se retira, & laissa Sophie à même

de satisfaire son avide impatience.

„ Ctésiphon n'avoit presque jamais connu le trésor de la santé, les douces sensations de la joie, ni même l'apparence de la félicité. Elevé au milieu des orages domestiques, le plus grand service qu'on put lui rendre, lorsqu'il atteignit l'âge de raison, fut de lui laisser ignorer la destinée de son père. Sa mère étoit depuis long-temps au tombeau ; elle avoit laissé deux filles. Il ne pouvoit entendre nommer l'une sans rougir, & l'autre, qui étoit la mère de Sophie, l'avoit paisiblement oublié à Saumur. Des dettes héréditaires le rendoient pauvre au milieu d'assez vastes domaines. Humilié des crimes, des torts de sa famille, il choisit, non une solitude, mais un désert, où, suivi de quelques anciens serviteurs, il n'emporta que l'estime de lui-même & la consolation de n'avoir pas besoin des hommes.

„ Son premier soin fut de rétablir des bâtimens qui, jadis, avoient servi pour travailler le plus utile des métaux ; & dans peu de temps on pourvut aux choses de nécessité. Ces généreuses compagnes de notre existence, dont le lait abondant est le plus sain & le meilleur des alimens ; les oiseaux domestiques, qui ne vivent que pour nous, reçurent les soins intéressés de ses serviteurs. On fit quatre parts d'un terrain qui n'attendoit que la charrue & la semence. Dans l'une on transporta ces arbres nourriciers, qui se couvrent de fruits parfumés & conservent leurs présens jusqu'à la fin de l'automne. Sur le sein préparé de la seconde, naquirent ces végétaux qui se pressent de croître pour appaiser la faim du cultivateur. On confia à la troisième les germes d'où s'échappent ces tiges qui couronnent les épis ; & la dernière enfin fut consacrée à ces riches pâturages, la parure de la

terre & la récompenſe des animaux qui la cultivent.

„ Non loin de ſa maiſon étoit une forêt ſauvage, dans laquelle il pratiqua des ſentiers ſolitaires, des cabinets de méditation, des grottes champêtres ; c'étoit là ſon véritable ſéjour dès que la verdure commençoit à vêtir les arbres. Il ne le quittoit que dans ces momens où les eaux bienfaiſantes s'échappent des nuages pour rafraîchir le ſein embraſé de la terre, ou dans ces terribles ouragans qui traînent à leur ſuite les vents dévaſtateurs, la foudre ſillonant les airs, la grêle qui détruit l'eſpoir du laboureur, & les pluies qui forment les torrens.

„ Les deux premières années furent employées à placer dans ſon habitation ce qui pourvoit aux beſoins journaliers, & à donner des plaiſirs innocens & variés. Il ouvrit un aſile à quelques familles de co-

lombes, dont la nombreuſe poſtérité couvrit bientôt ſes champs. L'abeille laborieuſe trouva des maiſons tranſparentes, voiſines d'une eau limpide & d'arbuſtes parfumés. On voyoit, ſur le penchant des monts, errer des troupeaux. La richeſſe de leur toiſon annonçoit la bonté des pâturages. Un vaſte enclos renfermoit de jeunes poulains, qui déjà promettoient de ſoutenir la gloire de leur race. Des lacs, creuſés par la nature, nourriſſoient la nombreuſe eſpèce de poiſſons, qui dans le ſein de l'onde ſe met à l'abri des fureurs de la terre.

„ Ctéſiphon avoit choiſi un terrain favorable à ces plantes délicates qui portent dans leur ſein le remède à nos maux. Flore avoit ſon empire à côté. Les vergers, qui conduiſoient au temple de Pomone, n'étoient pas éloignés.

„ Au milieu de ces jouiſſances paiſibles,

fibles, Ctéfiphon étoit heureux, & fur-tout il fentoit fon bonheur.

„ Hélas ! fe difoit-il fouvent à
„ lui-même, tandis que les mortels
„ infenfés luttent contre les flots,
„ tourmentés par un élément per-
„ fide, vont chercher à travers les
„ naufrages des tréfors incertains;
„ tandis que la Gloire, déeffe men-
„ fongère, les conduit dans les
„ champs du carnage & les berce
„ de la manie des conquêtes; tan-
„ dis que l'ambition les anime à la
„ pourfuite de la faveur volage, je
„ règne dans ces paifibles lieux.
„ Mes jours font fans nuages, mes
„ nuits fans inquiétudes, mon ré-
„ veil fans defirs; le paffé fans re-
„ mords, le préfent fans chagrins,
„ l'avenir fans craintes. Qu'ai-je fait
„ pour pofféder tant de biens? Do-
„ cile à la voix de la nature, je me
„ fuis borné à jouir de fes préfens.

„ Peut-être que le bonheur eſt dans „ ſon étude. „

„ L'inclémence des ſaiſons, néceſſaires ſans doute à ſes opérations; le profond ſommeil qui paroît ſuſpendre l'activité de ce feu caché qui anime ſes moindres productions; la rigueur des frimats, qui interdit à l'homme l'uſage de la campagne, le firent appercevoir de la néceſſité des livres. Son choix ſe porta ſur ceux qui découvrent les ſecrets de la nature, ſes richeſſes, & donnent en même temps les moyens de ſe les approprier. Il admit auſſi les œuvres de quelques philoſophes, où l'ame puiſe de nouvelles forces; les obſervations de quelques cultivateurs éclairés ſur ce qu'on peut attendre de la combinaiſon des ſels, des eaux & de l'air : il ne dédaigna point les ſpéculations économiques de quelques eſprits ſages, qui ont cultivé & fait chérir le plus conſolant des arts.

„ Les écrivains utiles n'excitent point chez les hommes cet enthoufiafme qui s'échauffe à la vue des brillantes productions du génie; mais ils font de tous les temps, propres à tous les climats, néceffaires à toutes les conditions. Bienfaiteurs de l'humanité, ils éclairent, encouragent, prédifent les fuccès; ils deviennent les guides, les confeils, les amis de ceux qui fe livrent à ces travaux, pénibles fans doute à ceux qui ne travaillent que pour autrui, mais fi doux pour l'homme indépendant qui veut leur devoir fon exiftence.

„ Ces arrangemens divers ne fe firent point fans que tout ce qui entouroit Ctéfiphon n'y trouvât auffi fa félicité. Ne voulant voir que des heureux, il fit circuler l'abondance parmi ceux qui l'avoient fuivi. Ce n'étoit pas des mercenaires, mais des co-opérateurs. Ne penfant pas qu'on pût acheter le temps & la liberté d'un

homme, il s'associa des amis qui partagèrent ses goûts. Deux familles composoient ses entours. L'une étoit chargée de la culture des terres, l'autre de l'économie intérieure & des affaires du dehors. Le chef de la première s'appeloit *Henri.* Le ciel lui avoit donné trois garçons & une fille. C'étoit un homme de sens, laborieux, & dont l'exemple étoit une excellente éducation. Le chef de la seconde se nommoit *Charles.* Il avoit trois filles; & un neveu, jeune encore, le consoloit de n'avoir jamais eu de fils. Industrieux, propre au commerce de détail, infatigable, esclave du bon ordre, jaloux de conserver la réputation qu'il s'étoit faite. Il n'y avoit qu'une table le soir pour ces deux familles. Souvent Ctésiphon y prenoit place, & quoique ce fût toujours la première, nulle gêne, nulle contrainte. Il desiroit bien intérieurement que l'amour & l'hymen

unîſſent ces deux familles; mais les enfans devoient à jamais ignorer ces vues éloignées, de peur que, leur inclination ne s'accordant pas avec cette diſpoſition paternelle, ils ne ſoupçonnaſſent qu'on vouloit commander à leur cœur. Ctéſiphon héſitoit lui-même s'il inviteroit une compagne à partager ſa félicité. Couler ſes jours avec une femme douce & raiſonnable, qui ſût apprécier le bonheur d'être mère, ne dédaignât pas les ſoins du ménage & ſe contentât de faire le bonheur d'un homme; avoir une ſeconde ame ouverte aux épanchemens de la confiance, une amie qui diſſipât ces petits nuages inſéparables de notre nature, décidât par le poids de ſon opinion cette foule de petites incertitudes qui naiſſent de la prudence : un état auſſi doux lui ſembloit la dernière période de la félicité. Mais où rencontrer une femme qui eût tout-à-la-

fois les agrémens de la jeuneſſe & les avantages de la raiſon, qui trouvât le bonheur dans une retraite auſſi profonde ? Si ſon eſprit eſt ſans culture, bientôt la converſation languit & s'épuiſe ; ſi cet eſprit eſt orné, des ſouvenirs n'amèneront-ils pas des regrets ? Il falloit une femme qui n'eût pas connu les mœurs du ſiècle, & eût reçu de la nature les diſpoſitions promptes avec leſquelles on ſupplée bientôt à une éducation tardive. Il lui vint dans la penſée de ne pas chercher au loin un être imaginaire, mais de s'en former une ſelon ſes goûts. Parmi les trois filles de Charles, il y en avoit une qui promettoit d'être tout ce qu'on voudroit. Elle commençoit ſon quatrième luſtre. De beaux yeux, un ſouris charmant, la fraîcheur de la ſanté, une taille bien priſe, voilà tous ſes avantages phyſiques. Ctéſiphon fit part de ſes projets à Char-

les. „ Mon deſſein eſt d'élever votre
„ fille pour moi, de lui inſpirer
„ les goûts que je chéris dans une
„ femme ; de lui donner les talens
„ qui rendent les liaiſons durables,
„ & mettent une mère à même d'é-
„ lever ſes enfans. Si ſes inclinations
„ ne contrarient pas mon plan, l'hy-
„ men unira nos deſtinées ; ſi ſon
„ cœur ne va pas au-devant de ce
„ lien, je lui donne la moitié de ce
„ que je poſſède, pour la mettre
„ dans l'heureuſe poſition de choi-
„ ſir un parti, qui ſupplée à ce que
„ je n'aurai pu pour ſon bonheur. „

„ Charles n'avoit point aſſez de termes pour exprimer ſa reconnoiſſance, & après l'avoir laiſſé maître de ſa fille, il prit la liberté de lui adreſſer quelques réflexions. Elles rouloient ſur le caractère indocile de Liſe (c'étoit le nom de ſa fille) élevée par une mère trop indulgente : ſur la difficulté extrême de plier à ſes

goûts une perſonne dont les idées ſont déjà dirigées vers un tout autre état : ſur les dangers de voir naître un dégoût mutuel ; chez lui, par le peu de reſſources que lui offriroit une fille de ſeize ans ; chez elle, par l'intervalle qui ſe trouvoit entre un homme auſſi philoſophe & une villageoiſe qui n'avoit que ſon ignorance.

„ Soit que Ctéſiphon ſentît qu'il eſt un beſoin auquel ne peuvent ſuppléer tous les autres biens ; ſoit que ſon amour-propre lui promît de le faire triompher des difficultés qu'élevoit le bon ſens de Charles, il perſévéra, & il ne fut plus queſtion que des arrangemens à prendre pour éloigner tout ce qui pourroit attenter au reſpect dû à l'innocence, & faire naître la jalouſie, prompte à troubler l'union des familles.

„ On ne trouva rien de plus ſimple que la cérémonie d'un mariage. Elle



ſauvoit les dehors, mais elle ôtoit à Liſe la liberté. Avant de parer à cet inconvénient, ſon père crut devoir interroger ſon cœur. Il l'entretint de Ctéſiphon, elle ſe répandit en éloges. Il parle de mariage, elle rougit. Simple, crédule, il ne falloit pas une grande éloquence pour perſuader à Liſe que ſi l'avenir n'étoit pas auſſi brillant qu'il ſe préſentoit, il y avoit plus d'un moyen de changer ſon état.

„Charles, étant ſûr de ſes diſpoſitions, eut le même entretien avec ſa fille aînée. Il avoit quelques raiſons de ſoupçonner que le ſecond des fils de Henri avoit ſu lui plaire. Leur converſation lui apprit la juſteſſe de ſes conjectures. Sa fille, qui s'appeloit Juſtine, pleura, comme ſi l'amour étoit un crime; & ſon père l'ayant laiſſée maîtreſſe de ſon choix, elle l'en remercia, comme ſi cette liberté étoit un bienfait.

„Ctéſiphon, inſtruit de ce qui s'é-

toit paſſé,. trouva bientôt l'occaſion de demander à Liſe ſon cœur & ſa main. L'un eſt plus aiſé que l'autre, répondit-elle. Il eſt bien aiſé de vous aimer, & bien dangereux de vous épouſer. Vous êtes aimable & vous êtes ſavant, deux raiſons pour être fort difficile. Ctéſiphon, interdit, ne ſavoit s'il rêvoit. Pourquoi? Il ignoroit que la fille la plus ſimple a toujours de l'eſprit, dès qu'il s'agit des intérêts de ſon cœur, & que la nature rend bien éloquente. Il diſſipa ſes craintes; & ſon père l'ayant conduite chez un notaire, elle crut qu'un contrat étoit un mariage.

„ Ctéſiphon l'ayant ramenée chez lui, elle conſerva ſes habits champêtres: & l'unique différence qui ſurvint dans ſon nouvel état, fut de ſubſtituer des études aux travaux; le deſſin, la lecture & la muſique, aux ſoins du ménage. Un ſeul point l'in-

quiétoit. Elle avoit cru que l'hymen n'admettoit pas des nuits solitaires. Une vanité secrette avoit plus de part à ces réflexions que le desir de changer d'état. Elles naissoient dans son esprit agité, & mouroient dans son ame. Un événement occasiona quelque chagrin. Sa sœur acquit la certitude d'être bientôt mère. Elle s'affligea de ne point être admise aux faveurs de la nature, & lorsqu'elle apprit cette nouvelle, des pleurs involontaires remplirent ses yeux.

„ Cependant ses progrès étoient rapides. Il fallut même donner des bornes à son application ; mais la passion nouvelle qu'allumoit dans son ame le desir de savoir, l'éloignoit de toute occupation domestique. Ctésiphon mêloit à ses leçons tant de douceur, tant d'intérêt, qu'un sentiment trop vif pénétra dans son ame. Croyant que s'y livrer étoit obéir à son devoir, elle connut

tout l'empire d'une première passion.
„ Vous m'aimez avec tendresse, lui
„ disoit-elle, vous faites tout pour
„ moi; le plus précieux des biens
„ à vos yeux, le temps, vous me
„ le donnez. Mes desirs, à peine for-
„ més, vous trouvent prêt à les sa-
„ tisfaire. Je vous chéris au point
„ que chaque mot, chaque son,
„ chaque trait me rappelle votre
„ image, & cependant je desire en-
„ core. Je sais bien que j'ai tout, &
„ cependant il me manque quelque
„ chose. „ Ctésiphon sourioit, la
serroit dans ses bras, portoit l'entretien sur d'autres objets, ou saisissoit quelque prétexte de s'éloigner.

„ Il s'applaudissoit de son élève. Déjà il appercevoit le germe des vertus auxquelles il attachoit sa félicité, lorsqu'une visite bien imprévue vint interrompre le charme de ses occupations.

„ Un inconnu lui fait demander

quand il pourra lui remettre un paquet contenant des papiers essentiels à la mémoire de son père. Il répond qu'il est à ses ordres ; & après ces premiers détails de politesse, ce monsieur lui demande une heure, temps nécessaire pour l'instruire. Ctésiphon l'ayant assuré de son attention, l'inconnu commença en ces termes :

„ Je suis le comte de Maugran, l'ami de votre famille. Mon père fut compris, comme le vôtre, dans la malheureuse affaire du général..... ; &, victime comme lui de la préoccupation des juges, une fuite prudente m'a soustrait à la rigueur du ministre des loix. Forcé de dérober mon existence à son œil vigilant, j'avois choisi la chaumière d'un laboureur pour asile, & j'y vivois presque heureux avec des livres & un étui de mathématiques, lorsque le hasard amena dans ce canton le président

de F***; c'étoit l'ennemi de votre père & l'un de nos juges. Quoique mon changement de nom & mon déguifement me raffuraffent contre toute efpèce d'inquifition, l'idée feule de rencontrer cet organe de l'injuftice me foulevoit. Il avoit amené dans fa terre une demoifelle, coupable fans doute, mais bienfaifante. J'étois un jour affis fur le bord de la rivière, un livre à la main & ma ligne de l'autre. Je la vois s'avancer. Le temps s'obfcurciffoit & fembloit préparer un orage. Elle me prend pour un payfan, & me propofe une récompenfe fi je veux aller jufqu'au château dire qu'on lui envoie un carroffe. Je lui réponds: mademoifelle, la pluie pourroit vous furprendre pendant que je ferois cette courfe; permettez que je vous mène à l'abri dans cette maifon d'où j'enverrai au châtean. La pluie, & fur-tout le vent précurfeur de l'orage,

la forcèrent d'accepter. A peine, en effet, fut-elle à couvert, que le tonnerre, roulant dans les airs, consternoit tellement la nature, que cette demoiselle fut la première à s'opposer à ce que personne fût au château. Sa beauté, son ton humain, son extrême politesse, firent sur moi cette première impression à laquelle succède l'intérêt. Elle me demande si je n'ai pas servi. Je lui réponds que j'ai suivi le général.... dans l'Inde. A ce mot elle soupire. — Y avez-vous connu monsieur de *** (Elle me nomme votre père) ? Je lui dus ma fortune, répondis-je ; mais sa mort injuste m'a plongé dans le deuil. — Son visage change de couleur. — Sans doute, mademoiselle, que vous n'y prenez pas d'intérêt, puisque vous demeurez sous le même toit avec son plus cruel persécuteur. — Vous vous trompez, me dit-elle, monsieur le président est le protecteur de l'infor-

tuné; il le soulage, & ne persécute pas même le coupable. A ces mots le bruit d'une voiture se fait entendre. Elle apperçoit le président, me jette sa bourse, & n'a que le temps de me recommander d'être le sur-lendemain à dix heures du matin sur le bord du fleuve. Le président ne nous remercie seulement pas du petit service de l'hospitalité, & l'emmène brusquement au château.

„ Mon premier soin fut de m'informer du nom, de l'état, des qualités de cette demoiselle. Son nom étoit mademoiselle de Croisy. Elle étoit la maîtresse du président : celui-ci, dur & défiant, comme tous ceux qui achètent leurs plaisirs; elle, papatiente & malheureuse, comme la plupart de celles qui les vendent. Elle fut exacte à l'heure marquée. Nous reprîmes notre conversation, & d'abord je lui appris que le président avoit condamné votre père & prononcé

prononcé ſon arrêt de mort. A ces mots elle s'évanouit & perd connoiſſance dans mes bras. Je n'avois rien pour la faire revenir. Eſpérant trouver un flacon dans ſes poches, j'y cherche. J'y rencontre une boîte ſur laquelle étoit un portrait de votre père. J'y trouve auſſi une eau ſpiritueuſe qui rappela les ſens de cette perſonne. Revenue à elle-même, ſecourez, dit-elle, la fille coupable de votre malheureux ami, & arrachez-moi des bras de ſon bourreau. Je lui rends confidence pour confidence, & nous concertons le plan de ſon évaſion. Il n'étoit pas difficile à exécuter. Sans doute la Providence a béni nos démarches. Votre ſœur, monſieur, n'eſt pas loin d'ici. Elle m'a confié ſes égaremens. Ne pouvant lui rendre l'innocence, je lui rendrai du moins des droits à la ſociété, &, ce qui vaut mieux, le repos de l'ame. Nous venons vous

demander un afile, & vous prier d'accepter une fomme fuffifante pour répondre à nos befoins. Elle fructifiera dans vos mains économes. Nous nous réunirons tous trois pour réhabiliter la mémoire de votre père; & fi les hommes, une feconde fois injuftes, font fourds au cri de la nature, nous creuferons une tombe commune dans ce défert, & peut-être le ciel, en récompenfe de nos efforts, nous accordera-t-il encore quelques beaux jours. — Croyez, monfieur, que rien n'échappe à ma reconnoiffance, de ce que vous faites pour ma fœur & de ce que vous méditez pour l'ombre déshonorée de mon père. Mais avant de vous répondre, acceptez quelques rafraîchiffemens. Il le conduifit dans le fallon des tilleuls. Huit arbres qui formoient un dôme prefque impénétrable au dieu du jour, étoient partagés par des bancs de gazon. La

nymphe Aréthufe, repréfentée par une ftatue d'argile, verfoit une eau limpide. On apporta des corbeilles de fruits, quelques mets fimples; & fur la fin de ce repas frugal, Ctéfiphon revint au fujet de leur entretien. „ Le genre de vie que j'ai adopté, lui dit-il, eft fi extraordinaire, que vous & ma fœur n'y trouveriez pas la félicité. Il n'eft pas rare de voir des perfonnes qui vivent dans la retraite; mais elles l'embelliffent avec les débris de leur fortune paffée, y appellent fouvent des transfuges d'un monde ingrat, & finiffent par s'y ménager les reffources du plaifir: au lieu qu'en me retirant dans ces bois épais, non-feulement je n'ai pas laiffé d'accès aux humains, mais de plus j'en éloigne ces feuilles errantes, dépofitaires, vraies ou infidelles, des malheurs, des folies, & des projets des hommes. J'ignore & veux ignorer fi Bellone défole la terre, &

cette ſuite d'événemens qui naiſſent des paſſions humaines. Il nous faut une occupation, une chimère, un objet quelconque qui exerce l'activité de notre penſée. La mienne eſt l'étude de la nature ; la plante qui naît, croît, s'élève, ſe reproduit ; la fleur qui ſe colore, s'épanouit, ſe fane & ſe diſperſe aux pieds de ſa tige flétrie. La formation de ces montagnes qui tiennent dans leur ſein l'eau des fontaines, la ſource des fleuves & le tréſor des métaux, ſont les objets d'une curioſité pour un moment appaiſée & jamais ſatisfaite. Votre projet & celui de ma ſœur ſont la réſolution précipitée de deux êtres nouvellement unis, eſpérant que leur cœur inépuiſable fournira de reſte à leur félicité ; mais lorſque le calme de l'habitude aura pris la place de ces tranſports ſi doux & ſi paſſagers, que ferez-vous d'un homme étranger ſur ce globe, qui

vit avec deux familles de payſans? D'ailleurs vos biens ſeroient très-mal placés dans mes mains économes & non induſtrieuſes; & quelque révolution que vous ſuppoſiez dans les goûts de ma fœur, il lui reſtera toujours cet amour de l'aiſance, qui, plus qu'on ne croit, reſſemble au luxe. Un point plus important, & même une conſidération ſacrée, eſt de faire réhabiliter la mémoire de mon père; mais qui portera le flambeau de la vérité ſur le marchepied du trône? Quelles ſont les erreurs qu'on répare? Le glaive de la juſtice eſt ſuſpendu ſur votre tête. Ma fœur, hélas! a perdu le droit de ſe nommer; mon air gauche, ma ſingularité m'interdiſent l'accès de la faveur qui aide ou protège. Nos moyens bornés nous permettent-ils ces déplacemens diſpendieux? Dans un ſiècle & chez une nation où il faut tout acheter, juſqu'à l'éloquence, que ferons-nous?„

„Ces raiſons pénétrèrent dans l'ame du comte de Maugran. A ſon premier plan il ſubſtitua celui de s'établir dans le voiſinage de Ctéſiphon, & d'adopter de ſon genre de vie ce qui conviendroit à ſon caractère. Après avoir pris des renſeignemens, il ne tarda pas de rejoindre ſa compagne. Il avoit ſans doute admiré la raiſon profonde de Ctéſiphon; mais ſon accueil froid, & l'égoïſme qui ſembloit préſider à tous ſes arrangemens, le guérit dans cette ſeule viſite du projet de paſſer ſes jours avec lui. Soyons juſtes. La philoſophie peut être utile, mais elle n'eſt pas aimable; la vertu même ne l'eſt point, ſi elle ſe pique de paroître ſur la terre comme elle eſt dans le ciel. Ctéſiphon n'eut-il pas tort de montrer ſi peu d'empreſſement de revoir ſa ſœur, coupable ſans doute? mais falloit-il décourager ſon repentir, & faire rentrer ſes remords, en

conservant un souvenir éternel de ses fautes ? Tout ce qui pouvoit troubler la paix de son habitation & retarder l'éducation de Lise, lui étoit insupportable. Aussi prit-il de nouvelles précautions pour être encore plus inaccessible à tous les humains, & redoubla-t-il de soins pour l'avancement de son élève.

„ Il lui développa les mystères de la fable, qui est bien moins l'histoire des dieux que celle des hommes ; & ces brillantes allégories, que l'art mensonger des poëtes a fait insensiblement prendre pour des réalités. Eux seuls mirent en crédit ces divinités, que Rome logea si superbement, & que nos saints ont depuis chassées de leurs temples, parce que l'erreur doit céder à la vérité. Des temps fabuleux ils passèrent aux tableaux de l'histoire. Quoiqu'il glissât légèrement sur les crimes de l'ambition, & qu'il détournât ses regards

des plaines ſanglantes où les hommes vidoient leurs querelles; il fallut cependant lui apprendre que ce que nous appelons l'hiſtoire, n'eſt guères autre choſe que l'image déſolante des hommes égorgés, ou l'image révoltante du vice triomphant. Il lui parla enſuite des ſciences & des beaux arts; des ſciences, pour lui révéler qu'elles avoient été rarement utiles, mais preſque toujours le prétexte de l'orgueil, de la diſcorde; des beaux arts, pour lui dépeindre leur charme conſolateur. L'homme leur doit de commander ſur ce globe; ce ſont eux qui lui ont aſſujetti les êtres qui le partagent avec lui. Ctéſiphon plaiſantoit nos ayeux qui s'étoient tourmentés pour apprendre à leurs élèves la morale, renfermée toute entière dans le manuel d'Epictète; la logique, que fait tout eſprit juſte; la métaphyſique, qui ne convient qu'aux eſprits faux;

& la phyfique qu'ils n'ont jamais fue, puifque, malgré les rapides progrès de notre fiècle, l'hiftoire naturelle eft encore au berceau... Il eût bien voulu lui dire un mot des belles-lettres, mais il craignit que leur féduction ne l'entraînât, & qu'après avoir parcouru les productions enchantereffes de tant d'efprits délicats, le langage de la raifon ne lui parût trop auftère. Il lui déroba plus foigneufement encore la connoiffance des intéreffantes fictions que nous devons aux La Fayette, aux Tencins, aux Riccoboni, aux Beauharnois &c.

Lorfque Life eut fucceffivement claffé dans fa brillante mémoire ces diverfes fortes de connoiffances, Ctéfiphon lui nomma les hommes diftingués, qui dans ce moment enfeignoient le genre humain; & comme il avoit meublé fon cabinet de leurs portraits, il attacha au bas une notice

fuccinĉte des bienfaits qu'ils laiffoient à la terre. Il y en avoit qui étoient fi connus qu'il n'avoit mis que leurs noms, difant à fon élève qu'il n'étoit pas permis d'ignorer ce que c'étoit que Buffon, Zimmerman, Bonnet, Lichtenberg, Sauffure, Botta, &c.

Ces leçons étoient entremêlées de travaux champêtres. Quelquefois ils devançoient l'aurore pour admirer le fpectacle éclatant du foleil s'élançant dans fa carrière; les oifeaux faluant le dieu du jour; les troupeaux regagnant les pâturages que la rofée du ciel avoit affaifonnés; le chemin de la ville couvert des richeffes de la terre. D'autres fois ils choififfoient ces jours brûlans où l'air foulève à peine une vafte nuée, qui renferme dans fon fein le tonnerre, la grêle & le déluge. Déjà un bruit fourd fe fait entendre, des feux rapides parcourent l'horifon, le vent s'élève, les

troupeaux avertis avoiſinent le bord des forêts, les coups redoublés retentiſſent dans les campagnes; le ciel eſt en feu. Liſe & Ctéſiphon, ſans craintes & ſans alarmes, fixent la flêche ſalutaire qu'ils ont dirigée dans les nuages, & ils voient le fluide électrique s'attacher au fil préſervateur & aller ſe perdre dans le précipice que leurs mains lui ont creuſé. Plus ſouvent, lorſque le ſoleil eſt prêt à aller conſoler un autre hémiſphère, ils alloient le ſoir ſur les bords de l'onde reſpirer un air frais; & après avoir vu le laboureur récompenſé conduire ſa moiſſon, & le ſpectacle toujours nouveau, quoique cent fois dépeint, d'une belle ſoirée d'été, ils récapituloient enſemble les études de la journée & regagnoient la maiſon à pas lents, pour prolonger encore des entretiens, toujours trop tôt interrompus au gré de leurs deſirs. Ces jours utiles ſe terminoient par le

bonheur de retrouver les familles laborieuſes de Charles & de Henri. Alors, il n'étoit plus queſtion de méditations. Chacun contoit ce qu'il avoit appris. Souvent tout le monde parloit à-la-fois. Qu'eſt-ce qui donne les vrais amuſemens ? C'eſt l'innocence & la gaieté. O ſources inépuiſables du bonheur, pourquoi ne coulez-vous que dans les campagnes (*) ? „

(*) Ce récit dans lequel Ctéſiphon ſe loue & ſe blâme alternativement, enfle & abaiſſe ſon ſtyle, eſt fondé ſur un fait connu de beaucoup de perſonnes.

56973